

Découper selon les pointillés

Vingt textes de Marie-Laure Schultze

Vingt photographies annotées de
Jean-Yves Briend

2014-2018

L'introduction de celui qui photographie.

They'll never no they'll never ever reach the Moon

At least not the one, that we're after.

Leonard Cohen

Découper selon les pointillés. Et soudain l'angoisse vous prend. Si jamais les ciseaux dérapaient, rendant inutilisable ce formulaire si précieux ? Tout gosse déjà, je vivais dans la hantise de ces cases serrées dans lesquelles il fallait faire tenir tous ces mots, eux qui prennent tellement de place, qui s'enflent, débordent, à coup sûr vont vous saloper le FORMULAIRE à remplir en TROIS EXEMPLAIRES. Tu me copieras cent fois... Mettez votre nom en haut à gauche, en majuscules, tracez une marge de trois carreaux, sur la droite, en rouge, écrivez la date en vert. Hypothèse, souligné en rouge, puis Démonstration, souligné en bleu, compter dix lignes à laisser vides et ajouter Conclusion, souligné en vert.

Nous vivons sous injonction, depuis notre plus tendre enfance. Mais c'est la confrontation avec le papier, ou plutôt sa version veule, la paperasse, qui nous y met en plein. On se dit « c'est normal, il faut bien les donner, tous ces renseignements » et l'on fait sienne cette idée qu'il nous faut nous soumettre à un ordre que nous n'avons jamais choisi. D'autres, là haut, les Gros, comme disait ma grand mère, se gardent bien de les remplir eux-mêmes ces formulaires. C'est bon pour la piétaille, ça, comme faire sa vaisselle ou son ménage. L'école, c'est leur truc, finalement, une machine à vous faire rentrer dans le crâne qu'il faut bien rester en rang, dans le rang, pas une tête qui dépasse. Et le papier, cela n'est pas pour faire de petits dessins ou écrire comme bon vous semble, non, c'est réglé, strié, organisé, cinq traits fins, un plus épais, cinq traits fins, un plus épais. Et tous les centimètres un trait en travers, vertical, pour cadrer vos lettres, comme des soldats. Vous aussi les lettres, tenez vos rangs ! Pas une tête qui dépasse ! À vous aussi la hiérarchie, les petits chefs, les majuscules, les soulignées, les colorées. Ah ! Le code des couleurs, du bleu pour les gosses, le noir c'est pour les grands, du rouge pour les profs, un peu de vert pour les corrections. Les autres couleurs, c'est pour les pédés, ou pour les peintres, c'est un peu pareil.

Mais alors elle vient d'où, cette manie étrange de photographier en carré ? De photographier tout court, de mettre un cadre, de virer toute la réalité ou presque ? Pourquoi cette injonction suprême envers celui qui regardera la photographie, quand soi-même on déteste toute injonction ?

Renversons la perspective. Je ne photographie pas pour montrer mes images mais plutôt pour satisfaire une obsession d'organisation du chaos qui m'entoure. La contrainte que je m'impose n'est pas une injonction, car hors des pathologies de l'esprit l'on ne vit pas sous injonction de soi-même. Cette contrainte est la même que celle que s'imposent les musiciens composant selon les critères d'une Forme, sonate, blues ou fugue. En évacuant le problème de la trop grande liberté formelle, la contrainte permet une plus grande concentration sur l'acte créateur lui-même. Le cadre carré du Rolleiflex, la parcimonie induite par l'emploi du procédé argentique, l'unité de lieu que je me suis imposés m'ont permis d'aiguiser mon regard sur ce petit bout de territoire entre la plage du Prophète et la Madrague de Montredon. Et qu'ai-je découvert sur ce territoire ? Un réseau serré d'injonctions qui guident nos pas et notre regard. Celui qui fait usage de ces lieux y vit comme sur un formulaire. Seul le Flâneur, cette figure que le XIXe siècle hausmanien nous a léguée, peut y suivre son propre cheminement, peut y laisser déborder sa trace hors des petits carrés qui lui sont assignés. Et mon projet de se préciser autour de la méthode benjamienne des Passages : collecter des images-citations, télescoper des formulaires et des photographies pour mettre en mots l'injonction territoriale.

Mais finir avec des photographies annotées, c'était en quelque sorte rester sur le seuil de Benjamin, et l'envie m'a pris de travailler avec un auteur pour voir si le dialogue entre images et texte pouvait être poussé plus loin. J'ai sollicité Marie-Laure avec qui j'avais travaillé sur des projets pédagogiques ambitieux mais par trop hors normes pour nos collègues ou nos institutions. Ma surprise fut grande lorsque je reçus ses premiers textes, et d'abord par l'ampleur du travail qu'elle réalisait. Mais aussi par la teneur des textes, qui m'ont appris qu'il est bien des manières de regarder ces photographies, et que la sienne était pour moi d'une étrangeté radicale. J'ai redécouvert qu'une image c'est aussi un matériau, et des détails. Que la géométrie seule ne suffit pas à construire une photographie, ce dont j'avais une connaissance et un usage inconscients, avant que les textes de Marie-Laure ne me montrent la faiblesse de mon propre regard sur mes images. Quand le regard sur sa propre production change, c'est cette production même qui se trouve changée. C'est un chemin dont je ne fais que commencer l'exploration.

En attendant, je vous invite, si vous le désirez, à découvrir ces photographies et ces textes. Ne voyez pas dans mes cadrages une injonction mais une invitation à la flânerie, à la libération du regard.

Jean-Yves Briend, octobre 2018.

L'introduction de celle qui écrit.

Janvier 2016, Jean-Yves me proposait, à côté de vingt de ses photos pour lesquelles il avait un projet d'exposition bien avancé, de « rajouter [...] quelques très courts textes, manuscrits, pour en atténuer le côté froid et glaçant ».

En vingt ans de pratique de l'écriture « sur mon temps libre » et sans visée professionnelle, dans les espaces laissés par mes écrits d'universitaire, c'était la première fois qu'on me proposait une collaboration de ce type : artistique, et à partir de photos.

Or, mon temps « libre » était depuis plusieurs années déjà rare et éparpillé. En matière de demande, Jean-Yves avait simplement énoncé : court + manuscrit + atténuation du côté froid et glaçant. Une série de photos, sans même l'obligation d'écrire sur la série dans son ensemble, en tant que série, se trouvait être un bon format : je pouvais écrire sur des heures « volées ».

Jusqu'à donc, tout allait bien, d'autant qu'à l'occasion d'une première discussion, en guise de précision sur ce qu'il attendait de ce travail, Jean-Yves avait répondu : « je ne sais pas ». Pas de commande alors d'un « commentaire » des photos - leur étude par exemple de leur inscription dans le champ photographique contemporain, que je suis parfaitement incapable de faire, ou une description assortie d'une interprétation, psychanalytique, sociologique etc.

Presque trois ans plus tard, m'imposant la contrainte d'écrire sur la série dans son ensemble, j'aboutis à ceci :

Sur la première photo se montre un homme en costume, peut-être en uniforme, le regard dissimulé. La proposition est de découper tout près de lui : annonce-t-elle la disparition progressive de ses congénères dans la série ? Ainsi, il y a encore un être humain sur la photo 2 - mais plus petit que sur la 1. Un peu plus gros sur la 3, puis plus petits, puis plus gros, puis petit : comme des variations sur l'éloignement.

Les seuls deux visages de face (photos 1 et 5) n'ont pas d'yeux à montrer.

En 7, l'humain est devenu si infime qu'il en disparaît.

Ça y est, voilà qui est fait, à Marseille l'humain est mort, que vive la mer.

Exception faite de la photo 11 ? On y voit des poupons, autrement dit des succédanés d'humains.

Sur une série de 20, la 11ième est à la moitié : on peut projeter dans les bébés de plastique un rappel ironique de la disparition progressive des corps d'humains dans la série.

Toutefois, si l'humain disparaît, il n'en va pas de même de sa présence : nulle photo qui ne montre pas une construction humaine.

Dont la dernière propose l'éboulement, le début de ruine, accompagné du *Quit* anglais. Interprétable ainsi : si la première moitié de la série a progressivement fait disparaître les habitant.e.s de Marseille, la seconde imagine l'effacement de leurs traces.

D'où l'avant-dernière photo, « Reproduction Interdite » : le dernier être humain meurt sans descendance, et la nature va revenir à elle-même.

Ce qu'elle fera peut-être après la dernière photo : le mur menace ruine et la mer va quitter le corset des constructions humaines, se désendiguer.

En toute logique alors, sur la dernière photo un homme est mort devant un mur en ruine. L'homme de la photo 1 peut-être, qui lui-même, dans le texte 1, se déclarait fossile.

À défaut d'écrire des textes courts et susceptibles d'atténuer le côté glaçant que Jean-Yves trouvait à ses photos, avait bien été écrit un texte synthétique de « rationalisation », au sens d'apprivoisement, de la

série ; on pouvait projeter sur celle-ci une intention « logique », fût-elle désespérante : le témoignage d'un désir de voir l'espèce humaine disparaître.

Ce texte, sorte de commentaire composé, ne dit toutefois pas grand-chose des écrits résultant de ma contemplation prolongée des photos de Jean-Yves. Ce texte ne dit pas grand-chose d'une « réaction » artistique à un travail artistique, fût-il d'un amateur éclairé puisque Jean-Yves et moi-même sommes parfaitement satisfaits de notre statut d'amateurs tout éclairés par leur passion de leur pratique.

Introduire, présenter un travail est un exercice délicat. Voici ce que j'en fais :

La série des vingt photos de Jean-Yves sous les yeux, j'ai été décontenancée : une palette de couleurs réduite, des arrangements nets, « géométriques », peu d'êtres humains alors que mon expérience de Marseille où je vis depuis 2011, dans l'hyper-centre, est celle d'une forte densité de population.

Et je n'avais bien aucune compétence pour la critique photographique, capable notamment de s'intéresser aux aspects techniques.

Alors que nous préparions le vernissage d'une exposition des photos, accompagnées d'enregistrements des textes lus par des ami.e.s et transformés en QRcode pour androïdes, un souvenir m'est revenu, celui d'une scène du film *Les Dieux sont tombés sur la tête*. Dans cette scène une bouteille en verre jetée d'un avion se retrouve encerclée par les membres d'une tribu qui n'ont de leur existence et de celle de leurs ascendants jamais vu un tel objet.

Il semblerait que je ne sois pas « seule dans ma tête ». J'ignorais même qu'on pût l'être.

Lorsque les photos de Jean-Yves sont tombées du ciel – le ciel est présent sur toutes les photos – nous qui peuplons ma tête, nous nous sommes réuni.e.s pour aviser. Bien trop isolé.e.s, nous n'avions jamais vu chose pareille.

Une bouteille de verre a de multiples usages et parmi ses caractéristiques celle de faire miroir. On peut s'y mirer.

Vingt d'entre les nôtres s'emparèrent des photos, avec pour mission de les rendre à l'envoyeur.

Le chemin fut assez long, certain.e.s restèrent bloqué.e.s, à qui il fallut plusieurs mois pour « faire quelque chose » de leur photo. Vivant dans l'isolation de leur tribu – appelons ça une conscience – tou.te.s ne purent faire autrement que de vivre leur voyage à partir de leur expérience propre. Nous mirant dans les photos, on s'y vit toujours un peu, ce qui nous permet, peut-être, soit dit en passant, d'aller jusqu'au bout.

Le vernissage aura lieu, les photos seront rendues, nous rentrons au village, transformé.e.s mais vivant.e.s.

Marie-Laure Schultze, Marseille, novembre 2018.



Portrait au photographe

Tes yeux dans les miens et les miens dans les tiens depuis ce haut de mur.
Derrière mes verres *fumés*, vous dites, vous les Français.

Toi mon con je m'en vais te fumer, vous dites aussi.

Ton visage à toi, tu l'as mis derrière quoi ? Un objectif ? Du savoir ?

Ton visage à toi, tu le caches ? Ou bien tu le montrerais sans fard ?

Que sais-tu du dénuement ?

Laisse-moi plonger tes yeux dans les miens, souffle retenu, les jambes malingres, les genoux cagneux, le slip de bain ridicule, le chlore froid, la piscine étourdissante d'échos de l'enfance derrière.

Laisse-moi plonger. Laisse-toi happer. Ta bouée, mon tourbillon.

Qu'en l'absence de nos regards rivés l'un à l'autre, nos visages s'observent.

Je vais te fumer derrière les cyprès. Mieux vaut en rire, de ces mots-là entendus dans la bouche d'enfants de Kalliste. Enfin, enfants ... il faudrait voir à s'entendre sur les mots. Il n'y a à peu près qu'aux zézés qu'il reste des enfants.

Graines de violence : au pied des autres, des munis, en sont semées. D'où germent les criminels en puissance.

Parole de vieux con. On se le fumerait bien, celui-là.

Je suis un fossile. On dégagera mes restes du calcaire érodé. D'un coup de pelle à gâteau on a tranché net dans les strates et je me trouve sur la couche supérieure, attendant l'ensevelissement qui me léguera aux fouineurs du futur.

Si la benne à ordures venait à passer, reculait jusqu'à moi en prévenant d'un son aigrelet qu'elle n'a pas de visibilité ... si la benne à ordures malgré l'étroitesse du parapet se risquait à venir m'enterrer sous le tombereau de vos refus de me naturaliser.

Qu'on voie : on a incisé nettement ma terre sur sa circonférence et on m'y a trouvé, aussi inflexible qu'un noyau d'olive.

Raide comme un piquet et fier comme un coq. Un pan. Artaban.

Tout un paon de mur sous mon fondement.

Je vous défie de m'extraire, dent saine dans sa gencive.

Et pourtant, je suis si peu. Je suis infime, selon l'étalement qui a cours ici, dans la hiérarchie des êtres je suis dérisoire.

Mais il n'y a qu'en ce lieu que je ne sois parfaitement rien. Qu'ici.

Rien : vide bienheureux. De cette opacité dépourvue de sensibilité qui est celle du noyau d'olive.

Et anonyme. Inidentifiable.

C'est ça que tu trouves provocant : que tu ne peux rien faire dire à mon silence. Sans papier je ne fais pas histoire.

Mes yeux dans les tiens et mon silence : il n'en faut pas plus pour que les lèvres se soulèvent sur le blanc menaçant de crocs et le rouge belliqueux des gencives.

Sur le jauni des crocs des singes et des fumeurs de maïs.

Il faudrait qu'il en soit toujours ainsi : que je ne sois rien.

Et si pourtant je ne parachevais ce mur - comme l'oiseau sur le piquet, le bouchon dans le goulot de la bouteille, la cerise sur le gâteau du mariage - si l'humble, le modique que je suis, ne venait par sa présence empêcher le tableau d'être vide, qu'y verrait-on ?
Y verrait-on sans moi le mât en pointillé d'un drapeau qui aurait pu être blanc ?

Si je ne portais pas la responsabilité de libérer pour le tableau la voie de la glose, alors je me pencherais pour chercher dans la surface criblée du mur où nichent les oiseaux, où logent les insectes. Ce qui nourrit, ce qui décore, la grandeur du monde. Ceux qui autrefois peuplaient notre terre avec moi.

Si je n'étais pas assis à l'endroit du trou dans le mur d'où menace de jaillir l'eau qui l'emportera comme un barrage, je me pencherais, mais je ne peux pas car soulevant mon séant je libérerais le génie courroucé. Si je me penchais pour regarder sous moi, les balles me passeraient au-dessus. Et il n'y aurait plus d'agressivité à prêter à mon regard, puisque je garderais les yeux baissés. On ne pourrait plus me faire porter le chapeau de l'offensive, de la première provocation. *Tu m'as regardé, là, toi, connard, je m'en vais te fumer !*

Figé sur mon mur je suis le bouchon qui endigue les souvenirs de ceux là-bas restés qui n'avaient pas assez de mots à échanger contre un service, une faveur, du pouvoir, l'argent, des munis ils nous ont regardés partir la chance nous pressant vers la terre d'accueil
ici où nous n'avons pas trouvé assez vite les mots pour dire les choses à nos enfants
trop d'erreurs trop d'embarras de silences leurs regards qui glissent hors de nos yeux et se perdent vers un avenir ils lui ont tendu la main, étiré tout leur bras, douloureusement, pour la rejoindre
un avenir sans nous
la rejoindre la vie nouvelle
de graines déposées par le vent un courant de la merde de bêtes
nos enfants et nous ne nous regardillons plus dans les yeux, à plein visage découvert

femme aurait préféré mourir dit-elle parfois mais elle ne le fait pas mon dieu soit meublé et le collègue avant que le travail les conditions ne le tuent m'avait raconté sur le banc à l'église je glissais, un banc de bois tu comprends, polis par toutes les fesses, discrètement je glissais pour m'approcher le plus possible de l'extrémité, sinon je me retrouvais collé à l'une de ces grosses qui aiment se serrer contre un voisin, un pas trop comme elles pour se souvenir que le Christ aime tout le monde et peut se déguiser en n'importe quoi même le vagabond le plus crasseux c'était pas toujours une bonne chose le plan du bout du banc parce que parfois le rang était plein et c'est moi qui me collais à la blanche chair fraîche pour pas tomber du banc tu imagines et mon vieux c'était interminable t'as pas connu ça chez toi...
enfin...
je sais que t'aimes pas qu'on dise chez toi...
bref t'as pas connu ça là-bas et bien je te dis t'as rien perdu, interminable ça durait et nous on était minots et on rêvait que de s'échapper dans les champs taper de la galoche dans les cailloux et canarder les écureuils...

Les cailloux les écureuils avec qui le collègue autrefois partageait leur terre commune.

Quand nous arrivèrent la femme et moi on nous mîmes sur des chaises de bois alignées et s'ouvrait et se refermait une porte de bureau sur des gens qui ne souriaient pas et à chaque fois on décalait nos fesses d'une chaise parce que pour comprendre ça il n'y pas besoin de mots, les fesses qui se suivent comme des canetons les yeux posés sur le croupion qui se dandine devant on s'inquiète moins de ne pas comprendre ce que disent les autres animaux

Au début mon mur était infini et la mer devant moi
au loin sans espoir de l'atteindre

Se retourner non, le passé c'est le passé, tant que les enfants pépient femme survit surnage et moi je me suis coulé la tête au fond de l'oubli en l'attachant à une grosse pierre et pour peu qu'elle se détache, le collègue il disait, te bile pas, regarde comment ça tourne dans la bétonneuse, on va s'en sortir une belle lampée et te couler ça dans le crâne, le cerveau finit par étouffer et on est tranquille pour un bon moment !

Pour toujours, même, si on a de la chance...

Il est pas mort du cerveau pourtant, le collègue.

Mais des poumons et des co... non, des canards qui se gobergent les dents longues noircies au cigare

Les fourmis cavernicoles criblent les parois ce n'est pas les salves de balles des exécutions

je serais assis sur un sucre à rompre

à laisser tomber dans son café

figurine en plastique des Noël d'ici qu'on plante dans la bûche de biscuit et de crème

sur un esquif de pierre ponce je dérive

des munitions

sommaires

non

non

Plonge donc ton regard dans le mien et même si tu n'y vois rien ne crois pas qu'il est facile de me cracher au loin comme un noyau d'olive

découpe la photo avec application

jette-moi si tu veux

tu verras

on se souvient

même toi

jamais tu n'oublieras que si je fume mes verres c'est qu'en terre d'accueil je n'ai pas trouvé où plonger sans crainte mon regard dans le tien.



Oh purée ce ciel qui s'avance et ce corps de pierres, du fond à gauche jusqu'au milieu, allongé sur le flanc, nous donnant tout le dos. Nous invitant de l'épaule.

Et ce midget qui s'en fume une, le coude à angle droit.

Ou qui regarde son portable. Plus probablement.

Allons allons, ne rêvons pas, il ne lit point.

Je déclare : il souffle dans un cerceau des bulles de savon.

On a collé des marches pour gravir la montagne.

La montagnette.

Que diable, elle a reculé la coquine !

Facétie : c'est son ventre qu'on voit, son téton est derrière, caché par le midget.

Un tu le tires, deux tu le jettes.

La montagne elle chuchote.

Elle susurre, de son profil poudré, des paroles de négresse aux nuages.

En patte d'oie.

Qui allaient manquer lui marcher dessus et qui s'évanouissent sous l'effet des promesses doucereuses. Le chien à l'oreille tombante - à moins qu'il ne s'agisse d'un satyre à bonnet de lapin - s'en égosille de colère.

La double porte bleue, les bras de mer de ciel bleus, les collinettes bleuies, et le reste blanc gris beige grège.

En gros.

Plus le midget que je verrais bien prenant une photo avec son portable.

Il y a peu de chances qu'il la garde pour lui. Il l'envoie. Clic.

Probablement.

Le ciment qui à gauche s'écaille sous l'avancée de...

Toit ?

Plate-forme ?

Paquebot ?

Dans son glacis de sucre sur la pièce montée de célébration.

Et la pente à capés qui mène sur la plateforme - une scène - au bord de laquelle est posé le midget, fiché sur la quatrième marche.

Les marches du haut, renversées, qui zieutent, inquiètes, les marches du bas, étendues, placides.

Peut-être que d'être divisées en deux par une pente à capés, ça sereinise.

Ça sérénise.

Non, ça ensereine.

C'est bien tout ce qu'il y a à dire, de ce décor en carton pâte qui menace ruine.

D'autant que Marseille est dans une zone sismique.

Si les marches en venaient à soubresauter ... le midget en plastique serait expulsé d'une pichenette comme un gadget de fast food et ça en sera fini de sa facilité à accrocher le regard de ses semblables.

N'a-t-on d'yeux que pour lui ?

Parfait. On l'aura voulu : que la double porte bleue s'ouvre, qu'en sorte un bras articulé et rentre le midget dans sa pendule. Comme un coucou. Au cas où les marches décidaient de me snober ; si elles refusaient de le balancer à la mer, cochonnerie parmi les autres cochonneries, oh innombrables.

La mer dont le jabot est gonflé comme celui d'une oie qu'on gave, le ventre distendu comme à celui qu'on soumet ligoté à la cure par l'eau, lui déversant quantité à le faire suffoquer, entre les mâchoires de force ouvertes.

Pourquoi ne rions-nous pas, nous les choses inertes, du rire tonitruant de gorge du géant qu'on assassine ; de l'ogre près de s'abattre, arbre centenaire livré à la hache de gnomes ?

Rions, rions, même s'il ne sert à rien d'expulser les rebuts dont on bourre le bide de l'eau : ils ne feront que polluer plus loin.

Rions, et prions, pour la disparition des midjets. Tant on est mieux, entre nous, choses inertes.



l'avion en piqué taillade l'image...

et la bombe atomique

et des contrats mirobolants pour les marchands de tous poils

le chapeau des quatre ou cinq champignons de la bombe aplatis

ils planent

dérivent

pas d'échéance à donner aux contaminés de tous poils de l'Étang

le chasseur en piqué et la flèche qui se plante dans le cou du cerf en

majesté, là où on aimerait caresser

du plat de la main

la tête de la flèche

cassée

cassée net

l'extrémité fichée dans le cou du cerf

une ébarbure dépasse

la sueur de sa course avant la chute

la sueur de la peur de ceux qu'on abat

aux armes de tous crins

s'est élevée en bouffées dans le ciel

la vie appartient aux pisteurs

nez baissé sur les fumées

quel blaireau donc a déposé son golgoth sur la plage ?

dedans une touffe de poils, un carré de cuir brun, un triangle de tissu gris, un os mal rongé : les blaireaux sont omnivores

nuisibles ?

dispersants ? il n'est plus une plage de Marseille qui ne soit couverte de leurs laissées

le relevé des pièges, des bêtes à exterminer, établi

les pertes humaines sont-elles valorisables ? compostables ?

des soucoupes violantes stationnaires observent

enregistrent recensent m'examinent

la vie appartient aux chasseurs

les stries sur la gorge de Mère Baleine

l'oeil fendu du Grand Serpent

le rideau de gaze prêt à descendre

Silence on tourne. Trop belle, la vie !



G (majuscule) trois bouches ; trois gorges ; trois G (majuscules).
G au minimum cela pour remplir tout coupon, toute obligation, j'ai
cela à vendre, à négocier. G au minimum toujours cela sur moi.
Trois : l'un en bas, l'autre en haut et le troisième sous le gosier.
Gosier : cavité intérieure du cou à partir de l'arrière-bouche.
Où le gag reflex gasps.
Ma voix de gorge ; dégorge ; des gorges.
Des forges à soufflets.
Gag.

Un stalactite me descend du palais comme une chauve-souris, lulette
d'avant-garde.

Je gronde : m'fourre pas ton truc, tu vas m'faire dégueuler !
C'est mal passé.

J'ondule dans mon fourreau et je m'invite à passer les portes de la bouche d'en bas pour explorer le
couloir.

Le tunnel.

Paraît que s'y trouve un point G. Un aphte sortant du plafond de mon tube que le lombric, le ver des
sables, stimule en passant. Ouvrier glissant sa fiche dans la pointeuse, va vient repointe et puis s'en va,
mécanique, mathématique, c'est. Cling. Bingo. Le néon qui crachotait au plafond s'allume.

Nan.

Peut mieux faire.

Mettre du cœur à l'ouvrage.

Nous méritons mieux.

Au bout du couloir il y a une quatrième bouche, à vrai dire. Gardée par des amazones en armure, une de
chaque côté, raides.

Ça rigole pas.

Rigole centrale pour évacuer les eaux usées.

Nous ne somme pas.

Zusés.

Parallèles de largeurs différentes. Un effort supplémentaire et la tôle aurait ondulé en éventail. Une tour
de contrôle de chaque côté surveillant quatre pots de fleurs observant quatre baigneurs équidistants,
peut-être, d'une coque et quatre voiles.

Le ciel n'en aurait cure s'il ne couvrait tout ça d'un voile attentif.

Tant que la Terre était plate, on pouvait espérer manquer de tissu pour la contenir toute : un mouchoir,
non un torchon, non une nappe, non finalement Maman passe-moi le drap mais qui est-ce qui m'a filé un
engin pareil, tu ne vois donc pas que la galette dépasse !?

Mais la Terre depuis s'est renfrognée, fait le gros dos, tient dans la paume d'une main.

J'en accoucherais bien, moi, genoux d'albâtre relevés, bardés de tubes et de capteurs et estampillés d'un
symbole tripartite rouge délavé - tatouons les femmes qui accouchent d'un pétale à chaque mise-bas,
c'est mieuséant à contrôler que les cicatrices d'épisiotomie - sur la jupe à plis plastifiés qui facilite la
largage des boues rouges dans la mer.

Quatre urnes grises - ou s'agit-il de visages que le spectacle d'une parturiente a vidés de leur sang ? - attendent que dévale la boule-terre mise bas. Les fasse sauter comme des quilles au bowling.
Nous accouchons dans une piscine désormais, sauf les sirènes dont les nouveaux-nés apprennent aussitôt à nager dans la houle de l'océan.

Toutes ces eaux perdues. Bleues, qui plus est.

Allons, trêve de réminiscences, et le travail est terminé, la boule a déroulé, c'est ma tournée, fêtons cette naissance, que tous soient invités - baigneurs, skippers, rameurs, capitaines de plaisance - à partager la grande galette placentaire. À notre santé !



En d'autres temps ; en certains lieux
On ne montre ni cheveux ni nuque ni cou
Ni cellulite ni entre-jambe
Ni des genoux
Ni des orteils
Une femme ne sort pas en cheveux non plus. Ni sans maquillage. Et il reste souhaitable qu'elle s'arrange.
La plante de ton pied aux regards tu dissimuleras.
Est-on homme qu'on reçoit moins d'interdictions, toutefois.
D'ailleurs, *Tenez, regardez, ceci est mon torse livré pour vous, matez et lorgnez-le tous, vous ferez ceci en mémoire de moi.*

Même en ville : le torse nu de l'homme, qu'on le veuille ou non. *Personne t'oblige à regarder et puis si les femmes se mettent à faire pareil, c'est pas moi qui m'en plaindrait ah ah !*

Ce texte en mémoire du torse bombé, gonflé du dessous de la poitrine jusqu'au pubis ; du poil en broussaille ; des rillettes tombées dedans et raclées au couteau. En leur mémoire je ferai ceci : je tenterai de comprendre.

Je tenterai de saisir l'affirmation de soi, *Tu es ici chez moi et si mon corps, mes manières, te dégoûtent, cette maison, aime-la ou quitte-la.*

Au vent volettent sur le séchoir les parachutes des grands-parents. Lui pinçait les seins naissants.

Indifférence - on apprend à ne pas voir.

Ou hypersensibilité (*mais on s'en prend plein la vue !*) - au corps des autres.

Et il y a cette femme que j'ai dans mon enfance beaucoup côtoyée qui à soixante-dix ans passés me fait encore un signe du menton, du coude, pour me signaler un corps dit hors-normes montant dans le tramway.

Obèse, le plus souvent, car telle est sa fixation : *Quel monstre ! Jamais grosse comme ça je n'oserais me montrer sur une plage !*

Et il y a cette femme que j'ai beaucoup côtoyée dans son enfance qui à quelque vingt ans me lâche :
Coincée avec vous les hippies dans l'ascenseur, vos odeurs de transpiration, je fais un malaise, moi !

Le groupe humain : apprendre à ne pas voir et ne pas sentir.

Ou alors avec discrimination : l'effluve du mâle qui titille les narines mobiles de la bête tapie, le duvet de poussin incolore qui appelle au baiser attendri.

Et les cerises ou boulettes de Noël qui pendent aux oreilles.

Et les vertèbres saillantes de Jurassic Park.

Et les cheveux drus où se chatouiller les lèvres.

Et la peau plissée du coude, à étirer relâcher, étirer relâcher, étirer relâcher, étirer relâcher, étirer relâcher.

Et les nœuds d'un maillot de bain.

Et la plante fripée qu'on retire de son bain, sans jamais s'y habituer vraiment.

Ainsi dit un vieux prof à une jeune étudiante : je glorifierai votre corps, m'émerveillant de chaque détail, je le couvrirai de blasons.

Le groupe humain : ne pas voir - le bourrelet dans le slip kangourou - ne pas sentir - les haleines - ne pas entendre - le jet d'urine, le claquement des pets.

Ou alors se rendre aveugle dans le silence assourdissant d'un parfum, du jasmin, d'encens, du shit de la rue...

Ou alors zoomer sur les ailes de libellule de planches à voile.

Ou se noyer dans un verre d'eau ; s'y laisser descendre par le toboggan d'une paille, glousser parmi les bulles, devenir glaçon et éclat de lumière, et plaindre celui qui contemple de se noyer dans la mer : le groupe humain l'a souillée jusqu'à la gueule, dans notre mer tu ne pourras pas périr proprement sans apprendre d'abord à ne pas voir ne pas entendre ne pas sentir contre ta peau les métastases de notre continent de plastique.

Mais l'heure est au scandale : pourquoi ne pas t'empaler sur la plage sur un pied de parasol en ouvrant, avec ton dernier rôle, sa grande fleur rouge publicitaire ?



Autoportrait de qui écrivit

Pour vivre heureux, vivons cachés.

Peut-on vivre heureux autrement que dans l'anonymat ?

Je souhaitais me faire un nom.

Ce jour-là, relevant lentement de burnout, j'accompagnais chez des parents qui invitaient à un anniversaire. La mère était l'une de mes anciennes étudiantes. Elle ne me reconnut pas, à peine visible sous ma capuche.

Il y a aussi cette fillette chez qui les maîtresses tolèrent le port constant

de la capuche - *troubles d'apprentissage et hypersensibilité au bruit* - la petite fille survit dans son scaphandre à la surpopulation des cours d'école du centre-ville de Marseille.

Cette photo d'enfance où un enfant plus grand, impossible de déterminer son sexe, dresse un corps et une tête timides de quille, en survêt' et cagoule blanche car *il vaut mieux avoir l'air ridicule qu'attraper une otite !*

Est-il vraiment indispensable d'avoir un nom ?

Combien échappent aux moqueries de cours d'école ? De chambrées ? Des collègues ?

Bitard, il s'appelait, au collège. Qu'est-ce que les autres lui mettaient !

Comment faut-il s'appeler pour ne pas voir son nom - celui des pères, en France - trituré, malaxé, transformé en plus ridicule, toujours ?

Je souhaitais me faire un nom.

Nos prénoms suffisaient dans le bunker gîtant, des prénoms des surnoms, l'image d'un crâne fendu comme une pastèque qui ne nous quittait pas depuis que l'un de nous avait reconnu la longue trace noire dégoulinant sur le mur du bunker, il suffit de peu pour fendre un crâne, un bunker c'est moins sûr, les bunkers ont survécu mais combien sont tombés au peloton d'exécution ?

J'en ai pris pour mon grade, j'ai pris cher aussi, au collège, avec mon nom pas de la région, pas du pays, même pas catholique si ça se trouve, et s'il n'y a plus d'amoureux pour se bécoter sur les bancs publics, c'est qu'on s'est tous glissés par la bouche d'égout, les rats filent le long des cordes, des échelles verticales de métal, vers les profondeurs, les entrailles où il faut allumer la frontale, on pfruit et on survit et on repeuple mais on reste anonyme.

Cette photo est un autoportrait, je m'y tiens les mains au chaud sous les aisselles et on ne lira ni mon dos ni mon visage, merci l'artiste pour cette photo d'identité.



Moi j'aimerais voir le monde uniquement selon des lignes. Droites évidemment : mon regard suit ma queue jusqu'à l'infini et j'ai appris ça en cours : à la femme les courbes, à l'homme la fascinante verge érigée.

Je m'en doutais un peu, remarque.

Et les lignes plongent dans le cercle ou l'ovale, c'est leur destin. Elles les traversent et espèrent en ressortir, le prix remporté. Le trophée. Une chance au grattage, une chance au tirage.

Des lecteurs de Freud fantasmèrent la scène primitive un œil ventosé comme une palourde à une serrure : une pointe de flèche s'enfonçant dans une boule, la serrure.

Moi je prendrai un périscope pour aller mater la bourgeoise jambes nues croisées dans son fauteuil Emmanuelle à lattes de bois patiné que j'ai surprise en allant repérer où j'allais faire les photos pour mon exposé.

Les lattes lui font moins de marques que l'osier tressé et elle a encore les chairs tendres à cause de la liposuction, je pense.

Le week-end j'aurai foré un trou dans le mur pour passer mon périscope blanc. Un double : tube d'en bas pour mater la terrasse, tube d'en haut qui arrivera jusque dans la chambre.

Trop de la balle.

Mon périscope s'étire tellement il veut tout voir, on dirait un phasme ou un paresseux.

Il y a des barres en métal où accrocher les menottes, les riches elles adorent ça, les menottes, c'est du pouvoir.

C'est bon, ça, les barres parallèles : on peut s'en servir comme garde-fou, main courante, grimper, se hisser. Et accrocher les menottes.

J'ai déjà la queue en extrémité de rambarde, en fin de gouttière qui dépasse, rien que d'y penser.

Reste plus qu'à lui intimer l'ordre de se mettre au garde-à-vous mais ça, ce sera du petit lait, pour la bourgeoise. Les ordres ça la connaît.

Faut juste que je fasse gaffe avec le buisson touffu, ça fait du bruit quand il s'agite.

Moi je suis Edlinger le gecko et c'est pas son guignol de mari qui va arriver à temps sur son paddle depuis le Prophète pour la délivrer, la mouillée. Elle va avoir le clito qui affleure dans l'écume, tellement j'ai de talent.

Les barres parallèles ne se rencontrent jamais : normal, sinon ça ferait un angle où tenter de casser un anneau des menottes.

Les choses créées ont été bien pensées.

Dieu était géomètre.

Dieu était un cochon.



Au fin fond d'une église autrefois j'officialiais. Des culs fermés sur mon assise de paille serrée, mais pas les pires : c'est les ouailles retardataires qu'un dernier soupir (*soupir*) de convenance balaie sous qu'un souffle ultime d' (*insistance sur la dentale et grande inspiration*) angoisse superstitieuse balaie sous la porte tirée sur les bavures de cierges

Et les chuchotis.

Et le chef et ses petits chanteurs qui brillent devant la scène, lui qui balance l'enfumeur et eux dont l'habit martyrise l'acné au cou.

Oui, s'affalaient sur mon assise de ceux-là qui ont traîné les pieds ou fait durer la clope sur le parvis, sans la force trouver de faire demi-tour ; de r'joind'l'collègue au PMU ; de pas se laisser le derche céder à l'attrait de la souille - il faut bien que ma paille vienne de quelque part et dans la sueur froide des âmes effarouchées, elle sentait sa campagne.

J'aurais pas dû me trouver là, pour de vrai : c'est le curé qui m'a pris chez sa sœur, après trépas de la follette aux cheveux longs et jupes à fleurs. Parce qu'il arrivait que ce fût plein comme l'œuf, là-dedans, pour l'office. Les corps serrés et les bouts de rangs qui s'accrochent...

pour ne pas être jetés de l'esquif

choir, sur le sol frigide, au hasard d'un debout-assis debout-assis, d'une nième genuflexion du cartilage.

Je les ai vus, ceux-là, chassés du nid et incapables de remonter - car derechef les matrones gonflant d'importance ont repris leur volume, la marmaille écartait un peu les cuisses pour restreindre encore l'espace autour, parce qu'à elle, rien ne lui échappe, et que c'est gâterie, oui, gâterie, que cette vieille mal accrochée glissant comme une huître sur la vitre du pharmacien, gâterie que ce malingre naïf...

Tombés éperdus le cul par terre qui implorent, *non, je ne rêvassais pas, oui, je buvais les paroles du prêtre, oh, laissez-moi me hisser de nouveau dans la chaleur des croyants...*

Jamais je les ai vus remonter. Les plus crânes restent debout et singent leurs voisins jusqu'à fin d'office, debout assis le front poitrine épaule gauche épaule droite et pourquoi personne ne me donne le baiser de paix ?

Les autres à reculons s'éloignent de la lumière, de rang de prochain en prochain entraînés vers le large où même les meilleurs nageurs se noient.

D'épuisement.

C'est pour cela que le curé m'avait placée près du bénitier : j'étais la dernière bouée lancée aux éperdus.

Même si je soutenais déjà le poids las d'un bedeau : benoît, celui-là, sans y paraître, cédait sa place au répudié.

Plutôt qu'il soit aspiré par un remous ; la cascade ; soit rejeté gonflé d'eau et rongé aux poissons beaucoup plus bas ; où se déversent les défoliants.

Le bedeau pilier d'église évid-émin-ement solide se levant, je me redressais avec peine, les pieds déjà pris dans les tourbillons des eaux caniveules emportant l'hère tombé du banc, qui jamais ne me pèse guère : les gros, les solides, tiennent leur place, ceux-là. Les autres, dans le rang, viennent s'écraser dessus comme sur des serre-livres.

Sent moins bon que le bedeau, le trop plein de fin de banc ; l'odeur de l'abandon, le bouc émis par les solidaires que cela soulage. Le bedeau, lui, fleure son après-rasage giflé sur les joues.

Je me plaindrai pas de ma paroisse : le sol était plan et une fois ses esprits ressaisis, parvenu au terme de sa dérive, sur moi, Moïse consentait à me lâcher les jupes, à se dessaisir de mes jambes et pousser sur les siennes pour reprendre figure humaine, enfin, en angles droits. Plus facile à faire sur un sol plat dur froid.

Ici, ici où on me voit sur la photo, je retrouve des couleurs, après mon détour par la décharge de Septèmes, camaïeu tectonique épuisant pour les yeux qu'on finit par garder fendus ; et on a les oreilles qui saignent dans le bruit des gabians.

Parce qu'un jour le bedeau a jugé qu'une chaise paillée dans une église, ça valait pas sa chaise de bois raide dont on relève moulu. Demandez-moi mon avis : il avait quelque chose à se faire pardonner, le bedeau, la femme de son frère peut-être, et siroter le sermon ne pouvait plus suffire, il était bon désormais que la main qui se porte à la douleur des reins écrasés sur le bois désapprobateur lui rappelle qu'un jour il faut bien qu'allégresse se passe et qu'il avait déjà bien assez bandé comme ça et que le barreau de chaise un jour faut songer à le remplacer par une datte. Le curé bandait-il, lui, hein ? Et le Bon Dieu, tiens ?

Quelque chose du genre, vu qu'il s'estime apolitique le bedeau, alors à part le goût du corps des femmes frotté au sien partout oh mon dieu, qu'a-t-il à se reprocher ?

Et moi qu'étais coupable que de ma paille et de mes bois bleus plutôt que nus ou noirs, j'ai fait un vol plané par-dessus le Grand Gaspillage.

Bons et loyaux services près du bénitier dépressif et enrhumé oubliés.

Un gaillard botté avalant les lieues pour nourrir les siens m'a fait perdre la tête.

On vit mieux sans, croyez-moi.

Ici bien sûr je suis vulnérable, sans toit mais heureusement un mur dans le dos. Et je vis de nouvelles étreintes, quand un jeune acrobate fait le poirier sur mes bras que je garde, on se refait pas, ouverts, tendus au premier prochain qui passe. Fugaces et saisissantes ces étreintes, comme ma passion des culs n'était pas. On s'adapte.

Jusqu'à ce qu'un impatient, un insensible à la présence des choses, me balance à la baille pour recouvrir des siens les éjaculats de couleurs derrière moi.

Un furieux. Il faut un furieux pour jeter une chaise à l'eau. D'habitude on nous décale, nous déplace, nous renverse, nous débite en petit bois.

Peu importe : si je parle encore, je ne pense plus vous ai-je dit. Bedeau moi-même j'aurais peut-être bandé jusqu'à la tombe. Mais les méninges, on a le droit de renoncer un jour à se les agiter. Du fond de l'eau ma voix s'élèvera encore le temps que je me délite. Ce seront paroles creuses. Pour les bernard-l'ermite. La touche lecture enfoncée pour dégorger ce qu'une vie m'a fait avaler.

Plus de liens entre les mots et moi.

J'espère : cela m'épargnera la conscience de mes jambes gonflées par la rétention d'eau. À la place je réciterai du missel, tiens.



Cette nuit la mer s'est levée et a ouvert mon tiroir. Elle fait ça toutes les nuits. Nuit après nuit.

Cette nuit encore la mer s'est levée et a ouvert mon tiroir.

Cette nuit encore la mer s'est encore levée et a encore ouvert mon tiroir en bas à gauche.

Toujours le même. Ce n'est pas bon, ça : les autres ne s'ouvrent plus aussi bien, ils frottent.

Ils sont grippés.

Elle est en mal d'enfant, la mer.

C'est pour ça qu'elle se lève chaque nuit pour ouvrir mon tiroir.

J'ai beau lui dire, jour après jour, que rien n'est plus inutile qu'un

polichinelle, elle s'entête.

Elle me dit, Tu comprends, les jours où la glaire cervicale¹ est si épaisse dans le ciel, je sais que pas la moindre semence ne parviendra à passer mais je ne suis peut-être pas la seule à sécréter ma glaire dans le ciel. Peut-être que me tombera un petit-salé dans le giron parce que c'est la glaire d'une autre qui nous embrume l'éther et que la mienne au contraire encourage le passage des athlètes, les ravitaillant au passage. Quand il pleut c'est pareil, je ne peux pas être certaine que c'est ma glaire à moi qui part en eau, quand la voie est libre vers mon col convoité. Toutes les précautions sont bonnes, tu comprends. Tous les efforts. Toutes les tentatives.

Et moi, moi, je pense in petto, ce n'est pas ça, la mer, le problème n'est pas là, la vérité c'est que sur une autre de tes rives, plus loin là-haut, au nord, à la faveur du brouillard, profitant du crachin, parce que tu n'entendais rien dans le ressac, on a sorti le polichinelle du tiroir et il a été étouffé ou jeté aux cochons (ou les deux ; l'histoire ne dit rien). Toi malgré le soleil tu restes inconsolable, tu n'as pas assez de tous les yeux de toutes tes créatures marines pour pleurer.

Ceci dit pour la glaire elle a raison. C'est à celle qui remplira le plus le ciel de ses vapeurs.

Chaque nuit la mer se lève et j'aimerais que soulevée, penchée sur mes tiroirs, elle ne pose pas toujours ses longs doigts translucides sur le même.

Et surtout qu'elle le referme.

Car c'est là que le bât blesse, pour ne rien vous cacher : elle laisse tout ouvert, et ça finit par se savoir, ça se raconte.

Tiroirs, portes de placard.

J'en fais des cauchemars, pour tout vous dire : de mon tiroir qui serait une plaie jamais cicatrisée.

Ce ne sont peut-être que des élucubrations, que provoquent mon immobilité forcée et mon désœuvrement. C'est bien possible.

Mais il y a aussi la poussière !

Et encore, c'est un moindre mal, la poussière. Comparée aux fientes, aux crachats – ici les hommes, et même des femmes, s'extrait jusqu'à plus soif, en se contorsionnant des mâchoires et des lèvres, des huîtres grasses comme des loches.

Pof, direct dans mon tiroir jamais refermé par la mer.

Et il y a tout ce que le vent largue en passant son chemin.

L'autre jour, l'autre jour, un type n'a rien trouvé de plus malin que de pisser dans mon tiroir depuis en haut.

J'aimerais m'en ouvrir à la mer, de ce tourment (et je refuse qu'on parle de simple contrariété).

Mais la mer m'intimide.

Je baisse les yeux, je balbutie, je bredouille, et pour finir je me tais.

Le regard baissé, j'imagine que le sien sur moi est sévère. Sans concessions. Son regard sur mon uniformité sans fantaisie ; sur ma lente décrépitude ; mon abandon.

J'imagine qu'elle m'en tient rigueur de l'outrage subi, de ce dépôt sur son rivage de ma personne, toute de brut et de béton, gauche, gourde, mal innervée, mal sensibilisée, un échec, un rebut.

Pensez, je ne suis même pas comestible. Alors que pour la mer, se nourrir, ça compte, c'est essentiel. Mais quand les petits poissons prennent dans leur bouche les bouts de moi qui s'effritent, s'ils ne me recrachent pas aussitôt, c'est pour m'entraîner aux tréfonds où mes plus grosses miettes servent à consolider leurs cavernes miniatures.

Si bien que je me sens doublement coupable : déjà je lui bouche la vue, à la mer, je lui pourris le panorama vers l'intérieur des terres.

Et en plus de ça, il faut que je lui pollue les entrailles.

(Là-dessus ... j'ai peur ... mais j'espère qu'elle n'y a pas pensé, j'ai peur qu'en continuant à tomber en poussière dans leur nid, je ne détruise à petit feu le système respiratoire des bébés poissons, quelque chose comme du saturnisme sous-marin. N'en dites rien à la mer. Tant qu'elle n'aborde pas le sujet elle-même...)

Aussi, de manière générale, je ne pipe mot, raide, le regard vacant, comme si je pouvais me fondre dans le décor.

Je ne me fais guère d'illusions, pourtant.

C'est si injuste, que je ne puisse pas passer pour un arbre, un pic rocheux, quelque chose qui au terme de son érosion ne donnerait rien de plus injurieux que les langues de terre qu'on voit plus loin sur ma gauche, si bonhommes celles-là, si affables, ou les récifs renfrognés qui ruminent à ma base.

On pourrait rêver que je sois de nature plus optimiste, aussi. Si je savais prendre les choses du bon côté, comme le soleil d'automne quand il caresse le flanc, plutôt que les éléments et la lumière furibarde que je me prends en pleine face. Qui me dégoulinent sur le visage.

Ou si au moins je savais la faire rire, la mer.

Finalement c'est pour ça que chaque nuit elle fouille dans mon tiroir. Je me tais, je ne souris jamais, je la laisse ouvrir mon tiroir. Finalement c'est parce ce que je n'ai aucun respect pour moi-même. Je sers juste de panier à baigneur à la mer.



E : - Allô allô j'écououte ?
V : - Arrête, déconne pas, on est cernés !
E : - Parqués. On est parqués. Tu vois pas le mur qui nous entoure ? Même s'il est translucide sur un côté, ça reste un mur, mon gars...
V : - Parqués, cernés, les deux, mon vieux, c'est pas l'heure de jouer sur les mots, si ? C'est pas l'heure de rigoler, en tout cas !
L : - Les Français parlent aux Français.
V : - Merde, voilà que ça le reprend.
E : - M'en fous moi, je le fais, le mur, tiens.
V : - C'est ça, oui. T'as oublié qu'on était amputés ?
E : - Si près du but, alors que La Porte vient juste de s'ouvrir... Ça me déprime...

L : - Bois Flotté parle à Bois Flotté.
V : - Putain, il s'en tient une bonne, le fada !
E : - Dis, tu arrives à voir c'est quoi ce truc derrière moi, là ? C'est quoi, ce truc, derrière moi ? Je suis pas tranquille. Je l'ai dans ma vision latérale et c'est con, tu vas me dire, mais ... ça me fait penser à un aileron de requin.
V : - Ben non je peux pas, désolé vieux, à part à mes pieds, tu sais bien... Enfin, mes pieds, façon de parler ! Peut-être qu'un jour j'arriverai à me voir autre chose que le bout de la baveuse...
E : - C'est si triste ce qui nous arrive...
V : - Ah remets pas encore ça, tu veux ! Regarde, moi, j'imagine que je suis un escargot, et ça me fait du bien. Ça fait travailler l'imagination. Ça me soulage. Un peu...
L : - Cigogne en rut parle à cigogne en rut.
E : - Oh la vache...
V : - Tu vois toujours le requin ?
E : - Ouais, il bouge pas.
V : - Il est mort ?
E : - Pas claire, tu sais, la vision latérale... Et puis avec un œil qui dit merde à l'autre. Remarque, depuis le temps, toi, je te vois bien net.
V : - Et je suis beau, hein, t'as vu cette belle gueule d'ange ?
E : - T'es con, tu me fais marrer ! Mais oui, c'est vrai, t'es beau. Moi pas mais c'est pas grave. Ta beauté, c'est bien assez pour nous deux.
V : - Peut-être tu pourrais demander aux autres, pour ton requin ?
E : - Je te dis qu'elles sont pas comme nous... Je veux pas prendre le risque...
L : - Fourmilier hautain appelle fourmilier hautain.
E : - Je me demande ce qu'il faisait, le fada, avant ? Il a de ces idées !
V : - Coupeur de feu, je dirais.
E : - Kézaco ?
V : - Aucune idée mais ça sonne bien. Je me dis que ça nous aurait été utile, quand la gangrène a commencé à escalader.
E : - Et s'il était fou à lier, déjà, à l'époque ? Tu y as pensé ? Échappé d'un asile, genre.
L : - Les canons parlent aux canons.
E : - Ah j'ai pas le moral, Vlad... Je fais plein d'efforts, tu vois bien, je fais mon maximum, mais... Ça marche pas.
V : - Allons allons, faut pas se laisser abattre, ça va passer tu vas voir, ça finit toujours par passer.
E : - Facile, pour toi, t'as tes deux yeux qui regardent dans la même direction.
V : - Ouais enfin, un peu à la Sartre quand même, hein...
E : - Wouah, peut-être qu'on pourrait jouer à Sartre et Simone, alors ! On l'a jamais fait, si ?
V : - Tu n'y penses pas, tu as vu comme on est cernés ?
E : - Plus qu'hier ?

V : - Je ne peux pas dire mais on n'est jamais trop vigilants.

E : - Je m'emmerde, Vlad... Sérieux, je m'emmerde... Et puis c'est pas cernés qu'on est, c'est parqués.

V : - Ton problème, c'est que tu ne sais pas te résigner. Tu ne sais pas, qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu ne sais pas. C'est pourtant pas difficile. Mille fois je te l'ai déjà dit. Regarde, moi. Regarde comment je fais. Regarde bien.

E : - Tu en as de bonnes, toi !

V : - Ben oui mon gars, mais sans résignation, dans la vie, tu fais rien ! Rien de rien de rien. Des nêfles. Que nique. Alors que quand c'est le destin... Tu peux rien, contre la volonté de Dieu. Bon, voilà que tu boudes !

L : - Pingouin lubrique parle à Autruche faisant le poirier jambes écartées derrière lui.

V : - Eh, il a dit quoi, là ? Tarragon, t'as entendu, il a dit quoi ? Non mais putain, arrête de bouder, là, y'a Lucky qu'a dit un truc... Un truc...

E : - Quoi un truc ? Un truc comment ? Qu'est-ce t'as à t'exciter comme ça ? Tu vas te déraciner, je te préviens...

V : - Eh Lucky, t'as dit quoi, là, à l'instant ?

E : - Depuis quand on parle à Lucky ?

V : - Oh ta gueule ! Et merde ! Voilà. À cause de toi, il s'est renfermé comme une huître !

E : - À cause de moi ! À cause de moi ? Bien sûr, c'est toujours à cause de moi ! Mais comment tu peux affirmer un truc pareil ?

V : - Toujours faut que tu ouvres ta grande gueule à tort et à travers !

E : - Bon. On respire... Grande inspiration... Je respire à fond... Tu devrais pas te mettre dans des états pareils... Tu vas te déraciner, je t'aurais prévenu. Et puis tu oublies que nous sommes cernés. Et franchement, je te trouve désagréable, aujourd'hui. Très désagréable. Vraiment.

V : - Parqués. C'est parqués qu'on est.

E : - Mais tout à l'heure, t'en voulais pas, de ce mot, merde à la fin !

V : - Jamais tu lâches l'affaire toi, hein ? Moi je fais un petit pas vers toi mais il faut que tu insistes, il faut que tu reviennes à la charge... Gnin gnin gnin.

E : - Oui mais là c'est important ! C'est très important. Parqués ou cernés, c'est pas pareil. Ce n'est absolument pas pareil. Et c'est pas toujours Môssieu qui peut décider des mots qu'on utilise, non plus.

V : - Ah tu me fatigues, va. Et puis arrête de parler comme ça. Tu parles comme un prof.

E : - T'es fâché ? Je veux dire, t'es vraiment fâché, là, hein ?

V : - Oh j'ai bien envie d'arrêter de te parler et de plus parler qu'aux autres, tiens. Ouais tiens, regarde. Excusez-moi Madame, but ... do you speak English ?

E : - Pfff, t'es trop bête, même pas on sait à quelle tige tu parles ! Trop drôle !

V : - Excuse-me Madam but do you think you could do something about my friend there, I've had enough of him, more than enough... A handful, a mouthful... Too much on my arms...

E : - Rah, t'es trop sexy quand tu parles anglais, faut voir ! Et d'abord, comment tu sais qu'elles parlent anglais, les gaules ?

V : - Tout le monde parle anglais, de nos jours. À part toi, évidemment.

L : - Les collines parlent aux collines ! Le monstre du Loch Ness parle à ses anneaux, à la mer, aux nuages, à...

V : - Tout doux Lucky, tout doux... Là, là... Tu vois, je t'avais dit, c'est pas comme d'habitude...

E : - Qu'est-ce qui lui prend ?

V : - Il aime pas quand on se dispute. Tu sais bien.

E : - Non, c'est pas ça, c'est autre chose, c'est souvent qu'on se dispute, en plus. Parle anglais, lui, tu crois ?

V : - Je sais pas moi ... demande-lui !

E : - Mais qu'est-ce que t'as, aujourd'hui ? T'as bien dormi ? T'as pas bien digéré ? Et qu'il faudrait parler aux mâts... Parler à Lucky... Mais depuis quand on parle à Lucky ?!

V : - Z'ont changé de sexe, des fois ?

E : - Qui ?

V : - Les verges ?
E : - Ben, je me dis... Peut-être que si on introduisait un peu de changement, c'est vrai... Lucky a peut-être raison, même s'il comprend rien à rien... Et puis, ce serait peut-être plus facile de leur parler, comme ça...
V : - Comme ça quoi ?
E : - Ben, tu sais bien... Je vais pas te faire un dessin... J'aime pas quand tu m'obliges à être explicite, Vlad... J'aime pas...
V : - Eh bien moi j'aimerais autant qu'on appelle un chat un chat. C'est comme ça. On ne me refera pas.
E : - Je sais, mon tout beau, mais moi...
V : - Quoi, toi ?
E : - Ben moi... C'est pas pareil. Je marche pas comme ça... C'est tout.
V : - On marche plus, de toute manière. Jamais plus on marchera. C'est fini. Ni on courra pas non plus. Ni on fera du vélo. Du patin. Du skate.
E : - Ben tu vois. Raison de plus. Mais je te rappelle qu'il existe des prothèses.
V : - Je crois qu'on a encore loupé la porte, Tarragon.
E : - Tu crois ? Eh bien on aura la prochaine, c'est pas grave.
V : - T'es sûr ?
E : - Mais oui, on l'aura celle-là. Et puis elle sera même mieux qu'elle aurait été aujourd'hui. Te bile pas mon grand.
V : - Je t'aime tu sais Estragon.
E : - Je sais. Moi aussi je t'aime.
L : - Les Français parlent aux Français.



J'aimerais qu'on me dise où regarder. Droit devant moi de préférence, sous les ordres beuglés, arme tendue.
La photo est question de regard ? Qui regarde, quoi, comment et où ?

On me lancerait à l'assaut, sus à l'ennemi, à la conquête, je partirais dans la direction indiquée, regard fixé sur l'objectif.

Plutôt que de me regarder le ventre.

Puis ce qui en sort. Ce qui va assurer la perpétuation de l'espèce.

Guetter les torsions de sa bouche, la couleur de sa peau, l'éclat de son regard.

Lui tendre le mien, de préférence ouvert et franc ; idéalement joyeux,

confiant en l'avenir.

Afin que soit entendu : grandis en toute confiance dans ce monde beau.

Avoir l'adrénaline qui fuse et le regard aimanté par ce qui fait se dresser les chefs. Les yeux perçants de concentration.

Plutôt que cette brume de tendresse. Les yeux qui sautent en tous sens d'inquiétude, se cognent aux murs, trouvent la sortie de secours.

Les muscles bandés autour de l'arme lourde, plutôt qu'enveloppant ce qui va assurer la perpétuation de l'espèce.

Ce qui se supprime d'une aiguille à tricoter plantée dans la fontanelle. S'étrangle avec un cintre métallique déplié. Étouffé au sein pour étouffer ses cris qui trahiraient la présence des tapis aux porteurs de bottes. Échangé entre deux villages tombant sous la famine, parce que c'est l'usage : un village ne consomme pas le fruit de ses propres entrailles. Défoncé à mort parce que le viol systématique de victimes les plus jeunes possibles décuplent les forces des guerriers.

Au soir près d'un feu, caresser l'arme chaude plutôt que.

Pousser le cri de la victoire plutôt que.

La vie devant soi, la regarder, avec appétit.

D'un geste discret, se dévisser légèrement les yeux pour se rendre le regard flou, quand ce qu'il y a à voir n'est guère ragoûtant.

Effacer de ses yeux d'enfant cette image de corps nu, émacié, supplicié sur une croix, non loin de celle d'un nourrisson grassouillet sur des genoux bien en chair.

Ne pas recevoir un échantillon de ce corps sur la langue, non, jamais dans ma bouche d'un fragment du corps qui sauve l'espèce.

Garder des yeux vides de nourrisson taxidermié fixés sur le ciel ; sans cils et sans ciller dans la lumière braquée comme dans son absence.

Ne pas voir dans le ciel une nouvelle conquête prochaine.

Se lancer à l'abordage, le ventre éternellement plat.

Empaillés souriants.

L'objectif est un œil. Que les bouches soient closes.



Rien à battre de l'injonction « Eh toi, parle-moi meilleur ! », je brandis mon poing de pierre serré comme un dentier et je défie la marée, la chaussée et j'emmerde les riches qui se paient des bateaux, sauf celui en haut au milieu avec sa coque renflée noire et blanche. Couleur pipas : le noir et blanc, c'est classe.

Du genre à mes Robert à moi : un boucher et un qui vend les légumes d'un paysan, des vrais hommes même s'ils sont vieux.

Classes aussi les filles qui crachent des coquilles sur mon trottoir toute la sainte journée.

Sont pas Parisiens aucun : mes Robert sont d'ici et les dames nigérianes.

Moi j'adore les pipas.

Quoique mon père, si, l'est parisien, mais comme mes Robert il peut pas blairer les pédés non plus, surtout si ils sont mariés : faudrait savoir ce qu'on veut, à voile et à vapeur, le beurre et l'argent du beurre.

Les Parisiens devaient acheter Marseille en masse, la République surtout, mais ils sont pas venus. Ils ont bien fait, on les aurait reçus.

C'est mon père qui m'a appris ça : Parisiens têtes de chien, Parigots têtes de veau.

Quoique mon père il savait insulter comme Pierre Perret et il trouve qu'aujourd'hui les insultes elles manquent de classe.

Les riches ils insultent moins mais ils vous baisent tout autant.

Quoique je crois pas que tous les Parisiens sont riches. Ça m'étonnerait. Avec la classe on avait pris le RER et une grosse elle avait beuglé à un petit chauve tout maigre qui l'avait bousculée sans faire exprès, « Va te faire enculer fils de pute ». Elle était ce qu'il y a de plus noire et je pense pas trop qu'elle était vraiment riche. Le petit chauve il a juste haussé les épaules.

J'aurais préféré être lui, en fait, dans la vie, même s'il faisait petit pédé.

Avec la prof en français on doit faire des explications de texte. Des fois on commente des photos, elle dit que ça peut nous aider à trouver des idées.

Il suffit de dire n'importe quoi, en fait.

Voir un poing dans le plus petit rocher à gauche du gros, c'est n'importe quoi. Mais c'est vrai que ça me rend vénère de pas pouvoir louer un bateau.

Le photographe il abuse d'avoir choisi un rocher insulté, ça donne une mauvaise image de Marseille. En plus on sait bien que c'est un Marseillais qu'a écrit ça.

Je sais pas s'il y a beaucoup de Parisiens qui s'appellent Robert.

En français on apprend toutes sortes d'expressions vieilles, ça gagne des points si on les ressort.

Les copains faut bien qu'on les suce et qu'ils nous enculent sinon ils nous quittent. Sauf mon meilleur pote qui est gay.



On triait les lentilles à l'époque. Que la rumination maussade au repas familial ne soit pas interrompue par la surprise grinçante du petit caillou contre l'émail et la gueulante qui s'élevait, trop heureuse de l'aubaine du prétexte anodin.

On triait et parfois on gardait les cailloux pour les renvoyer au fabricant accompagnés d'une lettre de protestation - *trop de cailloux dans vos lentilles, c'est un scandale !*

Lequel fabricant se fendait à son tour d'une lettre désolée accompagnée d'un autre produit de sa marque, plus prestigieux.

On triait les lentilles et on tournait la boîte dans tous les sens pour l'ouvrir en suivant les pointillés et on s'interrogeait sur la ceinture de

chasteté et on enlevait les yeux aux patates encore chaudes dans la cuisine embuée.

Ouverture facile, vous assurent tous les fabricants.

On luttait contre les poux au vinaigre et faisait sauter les points noirs entre les ongles des pouces.

Lourds, massifs, carrés on était, avec os secrets à l'intérieur. Dieu n'avait pas posé avec délicatesse sa main dans l'herbe tendre pour que nous en quittions l'abri tout légers de confiance : il nous avait chiés comme des œufs cubiques et en avait eu mal au cul pendant six jours et six nuits. Le septième c'était relâche. Nous allâmes par le monde la peau marquée de traces de merde.

Celles de brûlures vinrent ensuite.

Avant il y eut l'échauffement de l'intérieur des cuisses à la corde du portique mais on ne se plaignait pas pour si peu, les zébrures rouges formaient vite une croûte.

Fumante, craquante, qu'on ouvrait sèchement du couteau et l'odeur de la vapeur exhalée faisait reculer.

Si, on va manger ça, *et cessez de jouer avec le pain, vos parents ont trop de mal à le gagner.*

Ainsi que *cessez de vous plaindre d'aise.*

Scellée la porte des jardins intérieurs et si on soupçonnait que ça puerait la charogne si d'aventure on parvenait à pénétrer dans celui des autres, dans leur container aux merveilles, c'était moins grave que de soupçonner plus fort encore que dans le nôtre ça puait aussi, et pas qu'un peu.

Souffler dans sa main pour s'assurer qu'on n'a pas l'haleine du mort.

Ne pas oser ouvrir la bouche.

Alors son jardin intérieur ... vous pensez !

De toute façon il faudrait piétiner les orties sous ses bottes et battre les ronces d'un bâton. Dégripper les gonds, croiser les doigts pour que la serrure...

D'ailleurs on en a perdu la clé, une grosse lourde à tête vide.

Pourtant on rêvait d'Amérique, malgré les couleurs passées.

Ça ouvrait vers l'intérieur, on a les jambes sous le short griffées.

Il sort un peu de lumière propre, de la lumière de petit matin.

Ceux qui se tiennent dans le jardin sont nus et effarés.

Nus comme au premier jour. On connaît pas leur dieu à ceux-là, Dieu sait comment ils sont arrivés là, Dieu qui marque les errants à la façade.

Mais un appel claque et on claque la porte.

Précipitamment précipitons précipitation !

Ces appels claquaient, qu'on soit dans la cour du collège, le jardin d'un voisin d'où on se lançait du plus haut de la balançoire ... ça claquait.

(Chez la voisine surtout et nos cœurs petits s'étreignaient de pitié au visage entraperçu, noyé de larmes, la trace rouge des doigts aux joues.)

Recroquevillé au fond du lit on soupçonne que ça pourrait être autrement.

Parce qu'on est moins recroquevillé que blotti et que la peur n'est pas telle qu'on ne parvienne plus à penser du tout.

Il y a du silence il y a du répit, ces moments où l'on n'existe plus que pour soi et d'autres enfants, dehors, les jambes nues fouettées mais par les herbes : sans méchanceté.

Dehors, on est relativement tranquille, d'autant qu'on est doté d'une ouïe fine et d'une bonne paire de guiboles.

Il faudra qu'elles soient toujours là, ces jambes, de biche, garantissant le bond et l'envol.

Le claquement de la porte lourde, l'odeur de sang de rouille, cela suffit-il à faire peur ?

On est petits mais on est furtifs et rapides et malins et solidaires.

Le grincement de la porte lourde, l'odeur de sang, la paume glacée et le goût nouveau sur la langue, cela suffit-il à faire peur ?

(Quand on sera grande et campée sur ses jambes et ses cuisses bandées et vulve et vagin en ordre de bataille on s'interroge : pourquoi cela suffisait-il à faire peur ?)

Le goût du fer enseigne le goût du sang (et femme et debout campée on l'aimera). La rouille menace de maladie tétanos gangrène mais il est trop tard pour reculer on se presse on chuchote et si l'ogre débarque ? non, il vaut mieux avancer, avance, dépêche !

L'ogre a d'autres chats à corriger au martinet de toute manière, dit la plus avertie. L'ogre a d'autres soucis.

- C'est vrai, je l'ai remarqué aussi !

- Moi il m'a semblé plus petit...

- Oui il s'affaisse comme une vesse de loup

- Il se dégonfle un peu, l'ogre, tu trouves pas ? On dirait une bulle de Malabar...

Quand même on garde des yeux derrière la tête, on sait jamais, l'un d'entre nous tourne le dos à la porte de métal rouillé, tourné vers l'ouverture sombre à même la paroi rocheuse, il frissonne un coup dans l'odeur d'humidité.

(D'où vient la lumière ? Est-on en train de jouer au Club des Cinq ? Y a-t-il un chien ?)

Un autre jour - on n'a toujours pas poussé la porte lourde de métal coupant donnant les maladies - on complote à voix basses en faisant jouer des attaches de métal, d'autres s'enfilant sur des lanières de cuir, et des barres de métal qui pivotent. On est de ressources limitées : notre point fort c'est encore les jambes, du ressort, du rebond, et du souffle. Des moineaux des furets des souris, on est.

Entre nous. Quatre, maximum cinq, un nombre stable.

Ces barres qui pivotent sont des barres d'adulte. Il faut une force d'adulte. Pareil pour ramener vers soi le bras de métal.

- Mais moi j'ai grandi et regarde-moi ces muscles !

Mais une ombre barre le sol soudain, raide comme la punition, et les moineaux s'égaillent. Il n'y a rien de nouveau derrière la porte lourde, de toute manière, n'ouvrez pas. Et tant pis pour les réponses.



Mon cul ondule. Oscille. Balance. Se balance.
Mais couvre-moi donc les épaules, d'un châle,
dansons, dansons, enveloppe-moi !

Je regarde ton cul gauche droite gauche droite sous la jupe soyeuse,
un coucher de soleil, ses tons rouge orangé sa chaleur et j'aimerais
qu'ensemble nous allions regarder lever la lune. Sur un bord de mer,
mi-pierres mi-béton. Oh, il me parle ton cul. Tu me parles, Cul ?

- ...

Ah oui, tu me parles Cul et je me dis, il y a quelques années encore,
ça se serait appelé Une Invite. Aujourd'hui ça s'appelle juste deux
jolies fesses contentes de l'être et de se glisser dans un tissu joli aussi

mais se hâtant sur le bitume un deux un deux, les semelles claquent le trottoir, elles ont un bus à prendre
au Prado ces fesses, et doivent s'écraser. Devant l'ordi à 8h30 tapantes. Rêve de coucher de soleil ou pas.
Elles s'en battent bien l'oeil, de savoir si elles me plaisent ou non.

- ...

Pourquoi pas en effet, Cul : tu n'as pas les yeux dans tes poches et tu essaies de deviner si derrière mon
propre tissu se trouve quelque chose qui ferait ton affaire ton bonheur, mine de rien les yeux en coin,
quand on en a c'est pour s'en servir et ce petit regard que tu me coules bien à l'abri derrière ton voilage
rouge satiné...

- ...

Mon cul ondule. Oscille. Balance. Se balance. Enveloppe-moi d'un châle de
gitane, dansons, dansons, et fais courir tes lèvres sur la chute de mes
épaules...

Mes jambes sont galbées, l'accroc dans le bas à mettre au compte de ma
désinvolture – je suis belle, un rien m'habille, je suis sportive et non oisive,
n'allez pas me faire un fromage d'une effiloche – mes talons ni trop hauts pour
l'équilibre ni trop plats pour bien présenter je me hâte me tiens droite
déterminée devant moi ma coupe de cheveux est nette.

N'oscille que mon cul.

Sans emphase ; la modestie de ceux qui peuvent se le permettre.

Ni débordé ne débridé.

Je ne me retournerai pas je me hâte je m'en bats les que tu aies envie de saisir mon regard, c'est bien assez déjà que mon cul me retienne, me retarde, me tire par la main pareil qu'un marmot, tout content à l'idée que tu fasses connaissance du bout de la truffe, qu'en semblables humains nous échangeons quelques touches de chaleur où savourer cette vie...
Vite vite, tu crois quoi ? Y'en a qui bossent !

Oui, c'est ça, ralentis, ton cul me parle, le trafic les touristes les vagues les gabians, tu me dis quoi, Cul ?

- ...

Je te crois sur parole, Cul, cette femme est une caryatide, les enfants sa double journée son seul salaire les tourments de son chômeur qui se croit amoindri, qui ne sait que faire de tout ce temps sur ses bras, elle est partie l'époque où elle sortait de l'onde déhanchée insouciante et cheveux longs au mistral, la coupe au carré ça se lave plus vite et l'eau de la piscine du cousin c'est mieux pour les longueurs et les jambes qui courent et les cuisses qui portent et le dos qui tient.

- ...

Oui, Cul, une langue qui longe une épaule suit un sein des profondeurs nacrées c'est une porte claquée au nez de la tristesse, qu'on fasse la Caryatide mouiller gémir soupir et la nuque s'alanguir et le dos s'arrondir et l'univers trop lourd déposé.

- ...

Toujours, Cul. Tu l'ignorais ? Toujours la direction décline toute responsabilité de leur malheur.

Ah ce cul qui à cueillir toujours est prêt mais tiens-toi donc les roses de la vie mais arrête ça ! 8H30 tapantes c'est déjà pas si mal d'autres France se lèvent bien plus tôt ou alors ne se lèvent plus du tout, pourquoi faire de toute manière ? il ne se lève même plus pour déjeuner avec les enfants et quand je rentre il est encore assis...

Mais hier... Pourtant...

Mon cul ondule, oscille, balance, se balance, dansons, dansons, ah ce cul incorrigible, pour un peu à l'entendre je n'aurais pas dû le laver sous prétexte qu'il voulait savourer ... encore ... de nos humeurs ... encore ... qu'il voulait s'enivrer ... sous prétexte qu'hier soir ... espoir ... l'effet du discours du copain ravigoté c'est certain, sur le chômage provoqué entretenu qui ne doit surtout pas disparaître ah non te diraient les patrons car c'est de peur d'y tomber que des types comme nous acceptent ces salaires de misère l'esclavage déguisé ... la passion du copain, sa conviction, et voilà qu'il lit une histoire aux enfants qu'il est sobre quand il me rejoint et que ça faisait un moment... Mon brave petit cul, tu n'y croyais plus hein ?

Oh oh, bye bye Cul, la voilà qui se retourne, la voilà qui me sourit, oublié ce dos raide ce mur aveugle ce corps tronqué et robotisé et oreillette vissée et parpaing à la cheville, du ciment coulé par la gorge, le ciment désinhibé, *qu'on balance à la baille tous ces chômeurs de mes deux qu'on en mette des neufs à la place et surtout éviter qu'ils remettent à la mode le suicide* ... elle me sourit, je vois ses yeux, sa bouche, ses joues, son nez, son cou, ses mains, les bosses de son ventre de ses genoux, je vois, je regarde, elle me voit, elle me regarde, nous sourions, nous sommes humains de la même eau sous un même ciel, elle peut repartir, je passe mon chemin, bye bye Cul, je t'aurais bien aimé.



Nous étions petits et il nous fallait sauter du toit de la cave, cube à demi enfoncé dans le sol, muré au bout de son canal de parpaings toujours à sec ; cube accolé au rectangle, tête de marteau à son manche.

Nous nous défions.

T'es pas cap...

J'étais la plus grande : le sol me paraissait plus loin. Et j'étais raide aux articulations.

Toujours la surprise de constater que vu d'en bas, le saut paraissait ridiculement facile. D'en haut, nous avons le vertige.

Le mur de parpaings large d'une main d'adulte : nous le parcourions les bras à l'équerre, en funambules. Gare au pas de côté qui ne laissait pas le temps de sauter, juste de s'écraser à califourchon, l'intérieur d'une jambe salement écorché, la brûlure cuisante ; l'autre jambe brusquement repliée sous le menton et la cheville mâchurée.

Poussaient des herbes sauvages dont nous suçotions les parties en forme de radis biscornus.

D'un côté le rosier et l'effort de se hisser à la force des bras sur le haut de la cave recouvert de terre beige, d'une qualité que nous entendions méprisée mais qui avait échappé aux boues rouges. Nos bras grêles ne suffisaient pas à soulever le reste du poids mort de nos corps, jambes raidies pour éviter les épines du rosier aimanté par l'humidité permanente du mur de la cave.

Restait l'autre face du cube : tenter de gravir au plus vite, à pas courts, les deux mètres - pas plus - de côte couvée par les branches de laurier, dont les feuilles sèches à nos pieds, noircies, plus redoutées que des scimitars, dissimulaient...

évidemment...

les limaces aveugles, les escargots qui reviendraient nous hanter puisque nous avons enfoncé, dans leur corps mou, sous nos semelles inaverties, les éclats tranchants de leur coquille...

quelque chenille forcément plus urticante que la tunique de Nessus...

un étron de chien qui nous remonterait le long de la cheville...

(il est pire d'être hanté par un escargot, tout de bave et de mutisme impénétrable, que par le bon vieux fantôme du commerce, qui finit toujours par vous tailler un coin de bavette)

Taillé, le rosier érigeait ses membres amputés, menaçants comme des pals. Aucune supplique, juste la colère, l'impuissante menace de vengeance du manchot qui brandit son poing restant, le visage renforcé de rage, et la honte me serait plus lourde qu'une vague, sur les épaules, car on n'enlève pas jusqu'à la possibilité de se venger !

Bras à l'équerre, funambules, juchés sur la palissade rouillée : enfants, nous redouterions de nous écraser à califourchon sur le métal brûlant.

Et que faire de ces cols emmanchés d'oies de bois, dénaturées au point de piquer la terre comme des poules ? Les oies ne picorent pas, elles fouillent la vase et referment leur clapet sur grasses larves et limaces juteuses.

N'y aurait-il la lueur d'espoir de ces deux-là, l'une regardant le ciel et l'autre droit devant elle, plutôt que vers le bas, résignées, pour trois d'entre elles, ou quasi résignée, pour une dernière, qu'il ne nous resterait plus qu'à nous moucher les yeux.

Une perche ne baisse pas le regard, rengorgée et prête à subir l'affront.

Ces têtes en selle de vélo, couleur os de sèche, évoquant selon l'inclinaison une baleine d'enfant ou une cane sans tête : qu'en aurions-nous fait, enfants ?

Un pieu où tenter d'envoyer une corde - on les ramassait par dizaines, échouées sur la plage - une corde dont, surmontant l'inconfort du frottement rugueux sur nos paumes insuffisamment calleuses, malgré les poignées de vélo ridulées, les branches arrachées, les pierres déplacées, le cuir des sangles de patins maintes fois resserrées ... un poteau où tenter d'envoyer une corde dont nous allions nous aider pour atteindre le sommet ?

Ne pas perdre l'équilibre et basculer de l'autre côté.

Qu'en aurions-nous, enfants, fait ?

Des armes.

En classe un adulte nous avait montré comment tapoter une tête d'élève avec une double décimètre. À la maison, poinçonner la terre avec une serfouette.

L'un d'entre nous servant de souffre-douleur aux autres enfants, nous ne manquerions pas d'idées.

À moins que ne me vînt le besoin d'un temps de solitude.

Les nuances de rouille, les traînées de bleu, la barre de bruns couronnée de charbon brûlé ; la langue de métal retroussée sur la gauche, parce que s'est essayé au découpage un être de passage, primitif..

La marqueterie de tôle ; quatre bandes horizontales découpées collées parallèles pour former un sapin de carte de Noël...

Les traces de pansements, ce sont, ces bandes.

Ou l'énigme des lignes, des points, éraillures à relier, repasser, pour que s'en dégage une version de l'histoire.

Et les clous. Pour éprouver sa douleur.

Histoire et douleur s'estompent sans disparaître.



Lettre de qui a écrit à qui a photographié

Les enfants jouent ce jeu de qui baissera le regard en premier, variante de je te tiens, tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira.

S'abstraire de son propre regard - ce qui est désigné par « regarder dans le vide » - garantit pratiquement à coup sûr la victoire.

Sauf que je te regarde, tu me regardes, nous nous taisons et nous ne pensons pas à autre chose - par exemple, les caractéristiques des yeux de l'autre, couleur, forme etc. Nous nous regardons sans regarder dans le vide, dans le vague.

Sauf que tu n'es pas là.

Que tu as laissé ces...

Ces quoi ?

Ces images ? Des scènes ? Plans ?

Disons, vues.

Tu n'es pas là mais tu m'as laissé ces vues de Marseille sur lesquelles tes yeux se sont fixés et qu'un appareil photo me « restitue », d'après le terme consacré.

Et moi j'écarquille, je les fouille du regard.

Si tu étais là et qu'une à une je les voie par tes yeux, décalquées sur tes globes oculaires comme des taies ?

Je ne sais pas ce que tu y as vu, je ne sais pas ce que tu as vu dedans.

Je sais seulement que tu as retenu celles que tu me proposes, et laissé d'autres de côté.

Et nous ne nous parlons pas.

Et je ne peux pas interrompre le jeu de regarder ce que tu as vu, rompre le charme, lâcher la barbichette, baisser les yeux dans la défaite, rire. Je ne prends pas la responsabilité de la fin de la partie. En bougeant la main, le cendrier sur la table du troquet où tu me remets les vues ... un geste déplacé, littéralement.

Je m'oblige à maintenir mes yeux plongés dans tes vues.

Et à parler : à femme les mots.

Bien sûr que je réagis à tes vues par des mots. Pas de dérobee.

Mais pas d'immobilité non plus, appareil entre les mains, à hauteur d'yeux, jambes écartées peut-être pour une meilleure stabilité, pour éviter l'image tremblée : ces marches moi je les descends en trombe, elles sont larges je dévale d'un seul élan, emportée d'insouciance et de gravité, sans trépigner sur les marges de pavés, j'y suis un ballon qui dégringole.

Tu les gravis en sens inverse n'est-ce pas, dans le sens de la règle que tu as posée dessus, lourds peut-être tes pas, chargés de la responsabilité de tout personnel de l'établissement, tu gravis les marches vieilli de ta barbe de sage vers le temple du savoir dont l'accès m'est interdit, petite fille, femme, curieuses, qu'intriguent ce qui se trame dans le saint des saints, ce que dans leur barbe marmonnent les austères du temple dont toujours une présence féminine malheureuse trouble la concentration, à l'intérieur d'une pièce noire ils se regroupent pour tramer tandis que la femme, sa boîte noire elle la transporte en elle, s'y crée une réplique de la lignée des géniteurs qui se pencheront sur le berceau, diable qu'est-ce qui peut pousser un homme sur la Plaine à laisser manger sa peau douce de poils parfois plus noirs que le carré de tissu à l'arrière de l'ancêtre sur son trépied, comme un postiche découpé dans le rideau pubien traversé à la sortie de la matrice et maintenu au menton par un élastique, d'autres conservent une boucle

de cheveux dans un médaillon, à la barbichette dans mon poing convulsivement resserré je pourrai toujours me raccrocher lorsque le pied dérape, la cheville se tord, le faux pas, le geste déplacé, le mot de trop auquel expose chaque prise de parole, je cours je bavarde je pérore je remplis de mots d'échevelée du logis le silence de ces vues paucichromes qui n'éveillent en moi que la joie surette du brin de folie qui repousse, obstinément, sur les décombres.

Au temple j'ai trouvé porte close, je n'ai pas tambouriné, tête de linotte j'ai fait demi-tour et je pépie gazouille trille. J'ai la vie à célébrer, nonobstant.



C'est dans la gorge, ça rebondit en petite balle, en pois sauteur, à l'époque c'est dans la gorge, serrée, de honte, je ne veux plus jouer au tennis que contre un mur, pank, pank, pank, et pank, pas sur le cours sous les ordres aboyés du moniteur, c'est dans la gorge, toute serrée, j'ai mal de cette balle lancée de toute la force gauche d'un autre à peine plus grand que moi, envoyée sur le mont de mon pubis et ma gorge est serrée comme celle d'un poulet qu'on étouffe à pleine poigne, je ne vais pas pleurer, là, au milieu du cours, en plein soleil et blancheur des jupettes et shorts tubes, mon dieu ce que les uniformes sont ridicules ! je ne peux même pas frotter pour étaler la douleur, tout le monde le verrait et déjà il y a l'autre pas mécontent de lui d'avoir atteint quelque

chose avec sa balle boulet de canon, il a comme un début de rictus qui lui étire un coin de lèvres, faire mal à une fille, surtout une moche dégingandée comme moi, c'est déjà pas si mal, et moi en jupette blanche, cramoisie, à découvert, déjà que mes bras sont trop lourds à porter, était-il bien nécessaire de leur ajouter une raquette ? j'ai un physique de hard rocker mais même pas j'ai envie de gratter furieusement ma raquette, j'ai envie, vite vite vite ! j'ai envie d'avoir mon âge d'aujourd'hui, femme adulte qui ne doit pas grand chose à quiconque, s'habille comme elle veut, d'une plume dans le cul si j'ai envie, parce que je l'ai tentant bien des hommes me l'ont dit, et ce serait arrivé à ma fille j'aurais en deux enjambées surgi sur le cours, n'en déplaise au blanc-bec de moniteur, j'aurais demandé au gamin ce qu'il pensait faire, là, à balancer sa balle à toute force sur le mont doux de ma fille, et j'espère bien que sa mère aurait rappliqué, rien de tel qu'un beau combat de poules sur ce cours à pleins-de-fric pour ramener à la réalité tout ce monde qui se croit beau - à pleurer, ces bronzages toute l'année, ces coiffeurs toutes les semaines, ses régimes à la mode, ses conversations creuses - et ces parents qui aimeraient bien avoir l'air, qui espèrent que sur un cours leurs filles trouveront meilleur parti qu'en cabrant leur vélo - *fonce Tempête, fonce mon bon vélo vert, vas-y, on va les avoir !* - comme on le faisait moi et ma harde dans les rues du lotissement de maisons clé-en-main d'une banlieue-dortoir moins pire que d'autres.

Un combat de poules, ça intéresse toujours son monde, les bouches en cul comme les porteurs de montres-bracelet...

Et moi, bonne fille, je leur offre tout le spectacle qu'ils veulent, à me crêper les chignons avec la mère du petit con qu'on n'a pas éduqué à aller s'excuser avec embarras, parce qu'il lui a fait vraiment mal, à ma gamine, et je lui donne mes lunettes à ma gosse, je ne veux pas les casser, et c'est parti, la pimbêche elle a intérêt à aimer la castagne, parce que moi, j'aime ça.

J'aime ça.

Mais ma fille serait trop gênée.

Alors je m'avancerais vers le grillage et d'un haussement muet des sourcils je lui demanderais si elle veut rentrer. Qu'elle sache qu'elle n'est pas seule et que je suis prête à faire tout le scandale nécessaire, jusqu'à ce que la leçon soit comprise par tout le monde : on ne s'entraîne pas à brutaliser les femmes en les canardant à la balle de tennis.

Pas facile à faire entrer dans les esprits, ça, surtout français : le coq aime à jouir de ses poules comme bon lui semble.

De toute façon, ça n'arriverait pas à ma fille. D'abord parce qu'il ne me vint jamais à l'esprit de lui infliger un sport aussi mal fréquenté. Ensuite, parce que la balle venue s'écraser sur son mont en pleine croissance, elle serait allée demander une explication à la petite brute. Hissée de quelques centimètres sur ses ergots, malgré la douleur irradiant : d'accord, aurait-elle dit, tu veux tirer la tourterelle, mais figure-toi que vue de près, elle a l'air moins vulnérable, mon poulet.

C'est la leçon, ça l'a toujours été, à la maison, entre belles couvées par un beau qui aime les femmes : quitte à finir soumise, autant avoir livré bataille d'abord, tant que les forces sont à peu près égales. Dans le cas contraire, faire comme tout un chacun : courir, ou subir et attendre que ça passe.

Inutile d'ouvrir de grands yeux et de faire oh ! avec la bouche. Je serais bien curieuse de savoir ce que vous leur apprenez, vous, à vos filles.

Hein ?

À l'époque c'est dans la gorge, serrée, le poulet déplumé qu'on étrangle, alors les cailloux qu'il utilise pour digérer, coincés, se heurtent et crissent dans le gosier et le poulet heureusement qu'il n'a rien dans son crâne de linotte, sinon il aurait mal à l'extérieur et à l'intérieur.

Aujourd'hui je n'ai pas mal, quand la sage-femme me fait serrer le périnée en imaginant que je fais sauter un petit sac dans le tube de mon vagin. Du trampoline à un petit pois, rien de mieux à faire pour se muscler l'intimité, n'entre pas qui veut ni comme il veut, le loup doit montrer patte tendre et queue douce. À moins que ne me prenne une folle envie de bâton de dynamite, ce qui ne regarde que moi, et le porteur du flambeau.

Ne vous en déplaise.

Cela vous déplaît-il ? Je ne sais pas. Retranché derrière sa palissade défraîchie, votre visage n'a guère fière allure, c'est certain, avec cet air étonné qui vous colle à la face. Ce globule de bouche ronde. Vos deux yeux vitreux.

Un sphinx niais, parqué de surcroît. Je vous vois, n'ayez crainte, corps de lion cubique allongé de tout son long, pattes croisées – mais je ne les vois pas, elles, cachées qu'elles sont par ce mur de moins en moins bleu. L'oeil terne assurément, à peine plus de profondeur dans le droit, et votre bouche d'ombre figée d'étonnement. Ou bien sur l'énoncé d'un mystère aussi brutalement interrompu que des pales de bouche d'aération.

Quant à cette coquetterie que vous croyez bon de conserver au coin supérieur gauche de votre lèvre : franchement, changez de fond de teint, non seulement il s'écaille mais en plus on voit bien que la mouche est une verrue, ou un bouton tout près d'exploser sous la force de son pus. Tête blanche, tête blanche, qui crois-tu tromper ?

Vous alliez me dire quoi, de l'autre côté de votre palissade ?

Quel mystère m'apprendre ?

Quel secret me révéler ?

J'hésite à vous faire confiance, de toute manière. D'abord parce que je ne vois ni le bas de votre visage – qui sait si vous n'avez pas le menton plus fuyant qu'un tonneau, ou un cou de Minotaure ... n'importe quoi qui démente cet air ahuri et le symbolisme louche de cette diagonale mi-ombre mi-lumière.

Non, décidément, vous ne m'inspirez pas confiance.

Parce que c'est quoi, exactement, ces oeillets, à intervalles réguliers ?

Des judas.

Derrière lesquels on m'observe, tandis que moi, avançant en crabe, à la dérochée, le mont toujours douloureux, j'essaie de faire sens de ces pupilles minuscules sur, à gauche, un visage raviné et barré d'un sourire de biais aux lèvres minces, et, à droite, sur un fond de fûts de pins, d'un profil de caricature d'ouvrier, long nez tombant sur gitane et moustache, visièrre de casquette partant à la conquête du droit de ne pas se tuer à la tâche – on ne fait crever les bêtes de somme que quand les temps sont vraiment durs et qu'y a-t-il de dur à péter dans la soie ?

Un trompe l'oeil, tout ça, une tache de Rorschach délavée qui subjugué ma curiosité d'écervelée tandis que, derrière le béton, vous vous occupez les mains en me regardant de trop d'yeux pour être honnête. D'intention, du moins.

Ce n'est pas un grand mystère, inutile de convoquer sphinx et judas.

Cela nous arriva, à ma sœur et à moi, à la descente d'un bus : le type nous suit, s'arrête, farfouille dans son pantalon et nous supplie de le laisser nous regarder tandis qu'il s'affaire sur sa queue basse.

J'étais chienne à l'époque, et dressée à la garde de ma sœur plus jeune : je me mis à égrener les minutes que le pauvre gus avait quémandées pour son maigre plaisir furtif.

Un, deux, trois, quatre, cinq...

Ça lui a coupé la chique.

Aujourd'hui je serais plus chrétienne.

C'est donc cela, cette expression saisie et ce regard vitreux : un spasme de jouissance qui vous marbre le visage de tavelures de honte ?

Soit. Chacun fait ce qu'il peut. Alors moi je continue à jouer de la balle contre votre mur bleu, et vous, vous continuez à guetter de derrière le moment de bonheur où, ramassant ma baballe dans les graviers, je lèverai vers vous mon soleil dans sa corolle de jupette blanche.

Soit.



Prends-moi aux tripes Bébé.

Tu as déchiré mon voile de mariée. Ma dentelle. Plus délicate, plus fragile, ajourée comme ne l'était pas mon hymen.

Que tu aurais voulu déchirer. Toi-même. Être le premier à emprunter la route, pour garantir.

Que ce qui sortira de mes entrailles, les fruits, seront les tiens.

(Et aussi, pour que je ne puisse pas comparer. Comment tu te débrouilles de ce corps, de cette verge tendue à craquer, de ton angoisse que tu noies du sang qui te brouille la vue, et de mon corps à moi qu'on imagine figé.)

Défoncer ; elle me dit : *tu sais, dans ma culture, la nuit de noces est un viol.*

La défonce ; il me rapporte : *les gamines, au lycée, elles me déclarent, moi j'aime qu'on me frappe pendant l'amour. Tu te rends compte ?*

Tu as déchiré mon voile de mariée, féroce comme le vent n'est pas.

Et de t'en vanter les soirs de défonce, entre copains.

En ton fort extérieur, debout sur ses murailles, tu me voudrais chancelante, titubante, abattue.

Le petit maillet de commissaire priseur tambourine - grêle, risible - pour calmer la clameur :

- Femme souillée !

- Qu'on l'attache au piquet de la chèvre, qu'on enfonce au marteau un panneau annonçant : propriété privée de droits et de dignité.

Prends-moi aux tripes Bébé.

Prends-moi aux tripes comme tu redoutes qu'on te prenne les couilles. Serrant tournant.

Ton petit robinet, ton bâtonnet de pluie, on lui infligerait quoi ?

Tu hurles de douleur, tu vas t'évanouir.

Le vent a déchiré mon voile de barbelés, m'a fendue en deux...

Ce sont bien ça, tes rêves de défonce ?

Tu en es sûr ?

Me fendre en deux de douleur comme le fera, annonce le Livre, le fruit de mes entrailles.

Ah, c'est donc pour ça ! Pour que je m'habitue à la douleur ici en bas tu me prends sans égard.

Que j'en bave. Que j'en chie.

Fendue comme l'asphalte par le coprin chevelu, fissurée jusqu'à la fistule.

Tu me prends ?

Tu empruntes, tout au plus, une de mes voies.

Même pas la centrale : celle-là va de ma bouche à mon anus, parallèlement à mon tunnel vertébral. Quant aux chemins cachés dans ma cervelle, ils sont impénétrables, il n'y a que toi pour croire y faire la pluie et le beau temps.

Tu crois entrer tu vas tu viens ça ne te mène nulle part je suis un cul-de-sac.

Tu pleux, tout au plus.

Tu me prends, je me donne ?

Je me prête, tout au plus.

À ton jeu de domination.

Tu me dis : *Retourne-toi, pour bander il faut que je te domine.*

En France, début du 21^{ème} siècle.

Pour ta gouverne, je sais tu vas être déçu, mais de mon hymen je m'étais chargée, en douceur, progressivement, je n'ai jamais eu aucune envie d'avoir mal merci ... et puis ... tu sais ... quand on fait du sport ... tordue fendue courbatue meurtrie contusionnée dans plus de sens à plus d'endroits que l'homme de foire, luisant de muscles et de sueur dans son slip léopard, n'en inflige à sa barre de fer, quand tu fais du sport.

Et si tant est que j'en eusse eu un, d'hymen.

Ça m'a surtout fait mal au cul, de le sortir, ton braillard.

Mais tu as réponse à tout : *Je vais te défoncer le cul, aussi, tu vas voir.*

Tu me dis, admirant le copain, presque envieux : *Il lui a tout fait. Devant derrière tout.*

Je me retiens d'éclater de rire.

Prends-moi aux tripes.

Serre tourne mes entrailles que je beugle que je braille que je te casse les oreilles que je te déchire les tympanes que je te fende la cervelle.

Tu aimerais me détruire. Me rayer de la carte. Me faire disparaître du paysage. Rester seul entre ciel immensément présent et béton.

Et tu enrages qu'il se voile, le ciel. Que dans ses nuées tu vois la membrane fragile, rideau qui s'écarte devant la scène et le spectacle de ton désir terrifié par ce mystère qu'est mon sexe et derrière, dedans, dans les coulisses, au plus profond, la vie qui s'y crée.

Qui pourrait.

Tu enrages et tu fulmines dans ce ciel de voir une peau laiteuse une chevelure soyeuse, ou, oh oui, l'écume moutonnante qui ourle la vague et tranquille, à la pêche...

Mais, oh non, dans la mer et la vague et l'écume et l'embrun tu me vois tu me sens larmes humeurs sueur...

Tu ne peux pas ne pas me voir. Tu ne sais pas faire.

Il faudrait apprendre.

Il faudrait t'en laisser le loisir.

Avant, debout, enfin, de pouvoir défier le ciel, solidement campé sur l'asphalte dont tu étouffes la terre, la bétonnant jusqu'aux grandes lèvres et appelant ça La Corniche.

Le ciel qui te domine, toi et ton circuit de petites voitures.

Le ciel qui te nargue.

Que tu t'épuises à narguer en retour, banderillant d'innombrables piquets le cuir de sa chère terre mugissante de souffrance, naseaux dilatés.

Descends, le Ciel, défends ta Terre, je l'outrage et tu ne dis rien ?

Non le ciel ne dit rien. Pour de vrai je n'y suis même pas, moi : le ciel est désert.

Muet.

Insupportable.

Il te faut remplir le silence de mes cris. Sanglots. Gémissements.

Reproduction interdite, on est bien d'accord.



Il y a bien longtemps que je n'ai plus de désir pour cette pine. Ma branche flanche.

Pine : femelle du pin.

Pain (si prononcé comme pin) : le nom de la femelle est paine.

Ce en quoi est mon âme, qui erre dans la tristesse de ce désir perdu.

Paine, ou Pain, Thomas : ton nom se dresse.

Mais Paine ne se prononce pas comme peine.

Dont le mâle serait pein, si une anomalie orthographique n'avait voulu qu'en réalité, le mâle de peine soit peigne.

Car il faut souffrir pour être belle, en commençant par se passer non sans mal le mâle de la peine dans la broussaille de sa chevelure au lever - *bedhead*, la tête qu'on a au sortir du lit, aurait dit Paine. La tête

de lit, la tête de bois, la barre au front. Aux lendemains de cuite ou de passage du bûcheron.

Tous - le masculin ici utilisé comme neutre générique puisque nous les pins, nous sommes monoïques et portons aussi bien des fleurs mâles que des fleurs femelles - tous, la bonne fortune nous a placés près d'un assortiment de peignes aux dents blanches, et quand les troglodytes de l'immeuble dorment à poings fermés, comme un seul homme, comme une armée, une forêt animée d'un seul mouvement, à grandes entroncées nous nous rapprochons de l'immeuble et délogeons de nos tignasses indociles pignes mortes, aiguilles inflammables et cocons de porcessionnaires, laissant aux balcons et aux murs de l'immeuble des traces de résine auxquels les résidents ne prêtent attention que si elles tachent leur linge mis à sécher.

S'interrogeant au matin, pantoufles pyjamas et têtes de saut de lit : mais elles sortent d'où, ces bavures de résine ?

L'ancienne forme phonétique de peigne est pigne.

Il ne faut pas s'en étonner : les pignes sont des cônes garnis d'écailles et on se souvient des peignes en écaille. Bien sèche, toute résine décroûtée ou tombée en poussière, une pigne fera usage de peigne de secours.

Il faut savoir détourner les objets de leur usage consacré.

J'aimerais que mes pignes ne servent plus à ma reproduction, mais de peignes à hérissons ou à porcs-épics.

La raison en étant que j'ai perdu le désir de moi-même.

Et - est-ce par voie de conséquence ? - le désir de me reproduire. Peu me chaut les élans de végétalisation de la MPM ; rien à carrer.

Il arrive que d'autres individus de mon espèce me fassent de l'oeil. Qu'à la faveur d'une brise ils secouent leurs branches de manière coquine. Tendent un rameau égrillard, dans l'espoir que s'ébroue, que s'élançe et cavale en moi la sève de la lubricité...

Parce que je suis un magnifique spécimen dont on devine la forte résilience.

Il n'est pas rare d'ailleurs qu'en guise d'hommage un humain pisse à mon pied.

Malheureusement j'ai perdu le désir de moi-même.

Je reste c'est vrai sensible aux offrandes, la crotte du chien, une ou deux seringues, quelques préservatifs empégués de semence, plus de mégots qu'à nous tous nous produisons de pignons. Si bien que je ne m'explique pas ma libido en berne.

L'autre jour par exemple, événement quasi exceptionnel, il pleuvait. La pluie finie, deux escargots vinrent à passer et dans les effluves de terre mouillée ils m'offrirent le spectacle de leurs attouchements, de leur accouplement langoureux.

Eh bien... rien.

Rien, même pas l'exemple de cette étreinte passionnée, qui éveillât en moi le désir de m'ébrouer, de bramer, de frémir de durcir de séver.

Rien.

Rien. Je vous le dis, j'ai perdu le désir de moi-même.



Je suis écroulé moi le mur, nous nous sommes écroulés moi le mur et mes roches, elles sont éboulées mes pierres, il s'est écroulé le poivrot.

Viré de Saint-Charles, chassé du Centre Bourse, des Terrasses et j'en passe, sorti de partout, pour finir des accueils de jour du Chapitre, de chez Emmaüs, du cimetière... Poussé à l'air libre sans ménagements ou de son plein gré, des fois par choix.

Il a renoncé, démissionné, quitté ce monde sans douceur, d'angles saillants et d'arêtes tranchantes.

Il était allergique à l'eau, sinon il serait rentré dans les vagues en essayant de tituber moins que d'habitude pour traverser dignement la Méditerranée.

Il ne faut pas s'y tromper, ce sont ses os qu'on voit.

Si on regarde bien.

Si le regard 1/ gêné 2/ blessé 3/ blasé, ne glisse pas dessus.

Ce sont ses os, on voit nettement ses yeux ronds d'effroi. C'est qu'il était resté effaré devant sa misère, malgré l'alcool où ses pensées rescapées nageaient en rond. Étiques, souffreteuses, les écailles décolorées.

L'alcool dont le niveau lui était très lentement monté dans le bocal.

Lui laissant l'effroi, qui avait réussi à se maintenir la tête hors de l'eau. L'effroi qui lui fait comme un charme, un talisman : pas plus que les miens, la mairie ne débarrasse ses restes, ceux qu'elle envoie se charger de la besogne ne parviennent pas à s'approcher. Ils se prennent une décharge.

Pour un peu j'ouvrais un lieu de culte.

Ce sont ces yeux ronds qui lui font une bouille de Gingerbread Man, au poivrot. La tronche sympathique d'un smiley.

Un œil blanc et rond est plus grand que l'autre rond et gris, différence génétique ou parce que c'était toujours le même qui récoltait les phalanges crispées, avant d'être passé au beurre noir. Blanc plus noir égal gris.

On voit aussi nettement la dépouille de son petit clébard au poil ras, presque nu, qui s'est laissé mourir en position foetale sur sa poitrine.

On voit aussi nettement son pénis, il est bien conservé, il n'en avait pas eu grand usage et sur la fin il n'arrivait même plus à serrer la pocharde qui gîtait dans sa rue.

Quand il a échoué ici un vigile lui a pété la main, avant de s'habituer à sa présence. On voit nettement le reste de son pouce, gonflé par les contusions.

Ce sont ses os sur le sable noir de pisse, pas seulement la sienne. La merde est sous lui.

La pisse c'est un premier moment de chaleur et après c'est de la fraîcheur, les filles et moi on aime bien, sauf l'hiver. La merde évidemment c'est autre chose, les mouches mettent des plombes à nous en débarrasser, elles n'aiment pas travailler là à cause du vent et de l'inaccessibilité sous les os, même si ce n'est pas mal pour les larves. Les filles se plaignent, disent que les autres roches plus loin, elles sont mieux entretenues, qu'elles ont même des plantes. Les pierres c'est toujours à se plaindre, il faut les tenir serrées. Mais je ne peux pas leur en vouloir de ne pas aimer les graffitis les tatouages les tags les inscriptions les messages gravés. Est-ce que nous on va gribouiller sur le mur de leur piaule, qu'elles demandent ? J'avoue que je n'ai rien à répondre à ça.

Il avait pris Poséidon pour psychanalyste le poivrot. Le barbu plantait contre moi une planche de surf, posait son séant sur la dalle, un bras sur chaque accoudoir, les tempes sur les poings, et l'écoutait dévider sa vie.

Cherchant le détail qui faisait que ce n'était pas la même que toutes les autres, l'histoire du poivrot.

Qu'il n'y avait aucune raison que n'importe qui finisse comme lui. Poseïdon cherchait le mauvais aiguillage au départ, la faute à pas de chance, etc.

L'ivrogne tenait dur comme fer à se trouver une responsabilité dans son malheur, la connerie qu'il avait faite, les conseils qu'il n'avait pas écoutés, son défaut de caractère, un travers. Que ça, au moins, ça lui appartienne : ses erreurs.

Le dieu et lui espéraient édifier l'auditoire qui peu à peu s'est amassé pour les écouter, Poséidon le liseur d'âmes et le disciple de Bacchus. Ceux-là, les apôtres, bizarrement passaient sans encombre la barrière magique au lieu d'être repoussés cinq mètres en arrière par une force invisible comme étaient repoussés les vigiles ou les flics.

Il a jeté l'éponge après le dernier mistral, le disciple, et non avant : on voit encore les traces de semelles et de sièges de camping de ceux qui venaient l'écouter.

Bacchus : un jour un étudiant de « prépa littéraire à Thiers », il s'était présenté comme ça, avait expliqué au poivrot qu'il était peut-être un ivrogne, certes (avait dit l'étudiant) mais qu'il était surtout un disciple de Bacchus.

Bacchus je connais pas, avait été la réponse de mon souïlard. Je m'appelle Slim. Je m'appelle Slim parce qu'autrefois j'étais un gaillard, un colosse. Puis je me suis mis à me déplumer comme un canari en chagrin d'amour. Les copains ont sorti la trouvaille : m'ont appelé Slim Fast. Puis sont passés à Slim. C'est vrai que des fois on rigolait bien à côté de la Mutuelle du Soleil. Et puis j'ai eu besoin de solitude. À force de voir des plus jeunes caner, je chopais le bourdon. Ici c'est un coin de paradis, il y a la mer, le vent, j'entends les gosses jouer et depuis peu le vigile me file une clope de temps en temps, ou une bière qu'une copine lui glisse à la cafétéria, même s'il désapprouve la boisson, le vigile.

Il lui avait raconté ça mon poivrot, à l'étudiant, parce qu'il s'était marré comme une baleine échouée quand le bleu lui avait expliqué, pour Bacchus. Ça faisait longtemps que Slim ne s'était pas marré comme ça, il était content.

En partant, l'étudiant lui avait dit : Mon père aussi est un disciple de Bacchus. Et il a un cousin qui s'appelle Slim.

Moi je peux bien continuer à m'écrouter dans les grandes largeurs, il y a peu de chances que je parvienne à quitter la partie aussi vite que Slim. On en a encore pour un moment, moi et les filles.

Poséidon pareil, même s'il n'est plus le même ces derniers temps.

La mer m'arrose, me rafraîchit le gosier, me désaltère, mais si elle veut m'emporter, ce sera à bras-le-corps, manu militari, il n'y a pas d'autre manière. Ça, je veux bien : que la Méditerranée m'emporte, me roule et me recrache, et que réduits à la taille de galets, les filles et moi, on aille nous déposer sur une tombe.

Liens vers les enregistrements des textes de Marie-Laure Schultze. Le numéro renvoie au numéro d'ordre dans la série.



1 : Jean-Jacques



2 : Jean-Jacques



3 : Bich



3 : Fanny



4 : Clothilde



5 : Alessandra



6 : Alessandra



6 : Fanny



6 : Slein



7 : Slein



8 : Anonyme



9 : Anaëlle



9 : Hélène



11 : Hélène



12 : Niels



13 : Clothilde



13 : Hélène et
Jean-Jacques



16 : des élèves
d'Hélène



13 : Hélène



20 : Bich



20 : Fanny



6 : Bich